

# LE JARDIN D'EPICURE

ANATOLE FRANCE\*

Nous avons peine a nous figurer l'etat d'esprit d'un homme d'autrefois qui croyait fermement que la terre etait le centre du monde et que tous les astres tournaient autour d'elle. Il sentait sous ses pieds s'agiter les damnés dans les flammes, et peut-etre avait-il vu de ses yeux et senti par ses narines la fumée sulfureuse de l'enfer, s'échappant par quelque fissure de rocher. En levant la tête, il contemplait les douze spheres, celle des elements, qui renferme l'air et le feu, puis les spheres de la Lune, de Mercure, de Venus, que visita Dante, le vendredi saint de l'annee 1300, puis celles du Soleil, de Mars, de Jupiter et de Saturne, puis le firmament incorruptible auquel les etoiles etaient suspendues comme des lampes. La pensee prolongeant cette contemplation, il decouvrait par dela, avec les yeux de l'esprit, le neuvieme ciel ou des saints furent ravis, le *\_primum mobile\_* ou cristallin, et enfin l'Empyree, sejour des bienheureux vers lequel, apres la mort, deux anges vetus de blanc (il en avait la ferme esperance) porteraient comme un petit enfant son ame lavee par le bapteme et parfumee par l'huile des derniers sacrements. En ce temps-la, Dieu n'avait pas d'autres enfants que les hommes, et toute sa creation etait amenee d'une facon a la fois puerile et poetique, comme une immense cathedrale. Ainsi concu, l'univers etait si simple, qu'on le representait au complet, avec sa vraie figure et son mouvement, dans certaines grandes horloges machinees et peintes.

C'en est fait des douze cieus et des planetes sous lesquelles on naissait heureux ou malheureux, jovial ou saturnien. La voute solide du firmament est brisee. Notre oeil et notre pensee se plongent dans les abimes infinis du ciel. Au dela des planetes, nous decouvrons, non plus l'Empyree des elus et des anges, mais cent millions de soleils roulant, escortes de leur cortege d'obscurs satellites, invisibles pour nous. Au milieu de cette infinite de mondes, notre soleil a nous n'est qu'une bulle de gaz et la terre une goutte de boue. Notre imagination s'irrite et s'etonne quand on nous dit que le rayon lumineux qui nous vient de l'etoile polaire etait en chemin depuis un demi-siecle et que pourtant cette belle etoile est notre voisine et qu'elle est, avec Sirius et Arcturus, une des plus proches soeurs de notre soleil. Il est des etoiles que nous voyons encore dans le champ

---

\*PDF created by pdfbooks.co.za

du telescope et qui sont peut-etre eteintes depuis trois mille ans.

Les mondes meurent, puisqu'ils naissent. Il en naît, il en meurt sans cesse. Et la creation, toujours imparfaite, se poursuit dans d'incessantes metamorphoses. Les etoiles s'eteignent sans que nous puissions dire si ces filles de lumiere, en mourant ainsi, ne commencent point comme planetes une existence feconde, et si les planetes elles-memes ne se dissolvent pas pour redevenir des etoiles. Nous savons seulement qu'il n'est pas plus de repos dans les espaces celestes que sur la terre, et que la loi du travail et de l'effort regit l'infinite des mondes.

Il y a des etoiles qui se sont eteintes sous nos yeux, d'autres vacillent comme la flamme mourante d'une bougie. Les cieus, qu'on croyait incorruptibles, ne connaissent d'eternel que l'eternel ecoulement des choses.

Que la vie organique soit repandue dans tous les univers, c'est ce dont il est difficile de douter, a moins pourtant que la vie organique ne soit qu'un accident, un malheureux hasard, survenu deplorablement dans la goutte de boue ou nous sommes.

Mais on croira plutot que la vie s'est produite sur les planetes de notre systeme, soeurs de la terre et filles comme elle du soleil, et qu'elle s'y est produite dans des conditions assez analogues a celles dans lesquelles elle se manifeste ici, sous les formes animale et vegetale. Un bolide nous est venu du ciel, contenant du carbone. Pour nous convaincre avec plus de grace, il faudrait que les anges, qui apporteraient a sainte Dorothee des fleurs du Paradis, revinssent avec leurs celestes guirlandes. Mars selon toute apparence est habitable pour des especes d'etres comparables aux animaux et aux plantes terrestres. Il est probable qu'etant habitable, il est habite. Tenez pour assure qu'on s'y entre-devore a l'heure qu'il est.

L'unite de composition des etoiles est maintenant etablie par l'analyse spectrale. C'est pourquoi il faut penser que les causes qui ont fait sortir la vie de notre nebuleuse l'engendrent dans toutes les autres. Quand nous disons la vie, nous entendons l'activite de la substance organisee, dans les conditions ou nous voyons qu'elle se manifeste sur la terre. Mais il se peut que la vie se produise aussi dans des milieux differents, a des temperatures tres hautes ou tres basses, sous des formes inconcevables. Il se peut meme qu'elle se produise sous une forme etheree, tout pres de nous, dans notre atmosphere, et que nous soyons ainsi entoures d'anges, que nous ne pourrions jamais connaitre, parce que la connaissance suppose un rapport, et que d'eux a nous il ne saurait en exister aucun.

Il se peut aussi que ces millions de soleils, joints a des milliards que nous ne voyons pas, ne forment tous ensemble qu'un globule de sang ou de lymphe dans le corps d'un animal, d'un insecte imperceptible, eclou dans un monde dont nous ne pouvons concevoir la grandeur et qui pourtant ne serait lui-meme, en proportion de tel autre monde, qu'un grain de poussiere. Il n'est pas absurde non plus de supposer que des siecles de pensee et d'intelligence vivent et meurent devant nous en une minute dans un atome. Les choses en elles-memes ne sont ni grandes ni petites, et quand nous trouvons que l'univers est vaste, c'est l'une idee tout humaine. S'il etait tout a coup reduit a la dimension d'une noisette, toutes choses gardant leurs proportions, nous ne pourrions nous apercevoir en rien de ce changement. La polaire, renfermee avec nous dans la noisette, mettrait, comme par le passe, cinquante ans a nous envoyer sa lumiere. Et la terre, devenue moins qu'un atome, serait arrosee de la meme quantite de larmes et de sang qui l'abreuve aujourd'hui. Ce qui est admirable, ce n'est pas que le champ des etoiles soit si vaste, c'est que l'homme l'ait mesure.

Le christianisme a beaucoup fait pour l'amour en en faisant un peche. Il exclut la femme du sacerdoce. Il la redoute. Il montre combien elle est dangereuse. Il repete avec l'Ecclésiaste: «Les bras de la femme sont semblables aux filets des chasseurs, laqueus venatorum.» Il nous avertit de ne point mettre notre espoir en elle: «Ne vous appuyez point sur un roseau qu'agite le vent, et n'y mettez pas votre confiance, car toute chair est comme l'herbe, et sa gloire passe comme la fleur des champs.» Il craint les ruses de celle qui perdit le genre humain: «Toute malice est petite, comparee a la malice de la femme.» «Brevis omnis malitia super malitiam mulieris.» Mais, par la crainte qu'il en fait paraître, il la rend puissante et redoutable.

Pour comprendre tout le sens de ces maximes, il faut avoir frequente les mystiques. Il faut avoir coule son enfance dans une atmosphere religieuse. Il faut avoir suivi les retraites, observe les pratiques du culte. Il faut avoir lu, a douze ans, ces petits livres edifiants qui ouvrent le monde surnaturel aux ames naives. Il faut avoir su l'histoire de saint Francois de Borgia contemplant le cercueil ouvert de la reine Isabelle, ou l'apparition de l'abbesse de Vermont a ses filles. Cette abbesse etait morte en odeur de saintete et les religieuses qui avaient partage ses travaux angeliques, la croyant au ciel, l'invoquaient dans leurs oraisons. Mais elle leur apparut un jour, pale, avec des flammes attachees a sa robe: «Priez pour moi, leur dit-elle. Du temps que j'etais vivante, joignant un jour mes mains pour la

priere, je songeai qu'elles etaient belles. Aujourd'hui, j'expie cette mauvaise pensee dans les tourments du purgatoire. Reconnaissez, mes filles, l'adorable bonte de Dieu, et priez pour moi. Il y a dans ces minces ouvrages de theologie enfantine mille contes de cette sorte qui donnent trop de prix a la purete pour ne pas rendre en meme temps la volupte infiniment precieuse.

En consideration de leur beaute, l'Eglise fit d'Aspasie, de Lais et de Cleopatre des demons, des dames de l'enfer. Quelle gloire! Une sainte meme n'y serait pas insensible. La femme la plus modeste et la plus austere, qui ne veut oter le repos a aucun homme, voudrait pouvoir l'oter a tous les hommes. Son orgueil s'accommode des precautions que l'Eglise prend contre elle. Quand le pauvre saint Antoine lui crie: «Va-t'en, bete!» cet effroi la flatte. Elle est ravie d'etre plus dangereuse qu'elle ne l'eut soupconne.

Mais ne vous flattez point, mes soeurs; vous n'avez pas paru en ce monde parfaites et armees. Vous futes humbles a votre origine. Vos aieules du temps du mammouth et du grand ours ne pouvaient point sur les chasseurs des cavernes ce que vous pouvez sur nous. Vous etiez utiles alors, vous etiez necessaires; vous n'etiez pas invincibles. A dire vrai, dans ces vieux ages, et pour longtemps encore, il vous manquait le charme. Alors vous ressembliez aux hommes et les hommes ressemblaient aux betes. Pour faire de vous la terrible merveille que vous etes aujourd'hui, pour devenir la cause indifferente et souveraine des sacrifices et des crimes, il vous a fallu deux choses: la civilisation qui vous donna des voiles et la religion qui nous donna des scrupules. Depuis lors, c'est parfait: vous etes un secret et vous etes un peche. On reve de vous et l'on se damne pour vous. Vous inspirez le desir et la peur; la folie d'amour est entree dans le monde. C'est un infailible instinct qui vous incline a la piete. Vous avez bien raison d'aimer le christianisme. Il a decuple votre puissance. Connaissez-vous saint Jerome? A Rome et en Asie, vous lui fites une telle peur qu'il alla vous fuir dans un affreux desert. La, nourri de racines crues et si brule par le soleil qu'il n'avait plus qu'une peau noire et collee aux os, il vous retrouvait encore. Sa solitude etait pleine de vos images, plus belles encore que vous-memes.

Car c'est une verite trop eprouvee des ascetes que les rêves que vous donnez sont plus seduisants, s'il est possible, que les realites que vous pouvez offrir. Jerome repoussait avec une egale horreur votre souvenir et votre presence. Mais il se livrait en vain aux jeunes et aux prieres; vous emplissiez d'illusions sa vie dont il vous avait chasses. Voila la puissance de la femme sur un saint. Je doute qu'elle soit aussi grande sur un habitue du Moulin-Rouge. Prenez garde qu'un peu de

vosre pouvoir ne s'en aille avec la foi et que vous ne perdiez quelque chose a ne plus etre un peche.

Franchement, je ne crois pas que le rationalisme soit bon pour vous. A votre place, je n'aimerais guere les physiologistes qui sont indiscrets, qui vous expliquent beaucoup trop, qui disent que vous etes malades quand nous vous croyons inspirees et qui appellent predominance des mouvements reflexes votre faculte sublime d'aimer et de souffrir. Ce n'est point de ce ton qu'on parle de vous dans la Legende doree: on vous y nomme blanche colombe, lis de purete, rose d'amour. Cela est plus agreable que d'etre appelee hysterique, hallucinee et cataleptique, comme on vous appelle journallement depuis que la science a triomphe.

Enfin si j'etais de vous, j'aurais en aversion tous les emancipateurs qui veulent faire de vous les egales de l'homme. Ils vous poussent a dechoir. La belle affaire pour vous d'egaler un avocat ou un pharmacien! Prenez garde: deja vous avez depouille quelques parcelles de votre mystere et de votre charme. Tout n'est pas perdu: on se bat, on se ruine, on se suicide encore pour vous; mais les jeunes gens assis dans les tramways vous laissent debout sur la plate-forme. Votre culte se meurt avec les vieux cultes.

Les joueurs jouent comme les amoureux aiment, comme les ivrognes boivent, necessairement, aveuglement, sous l'empire d'une force irresistible. Il est des etres voues au jeu, comme il est des etres voues a l'amour. Qui donc a invente l'histoire de ces deux matelots possedes de la fureur du jeu? Ils firent naufrage et n'echapperent a la mort, apres les plus terribles aventures, qu'en sautant sur le dos d'une baleine. Aussitot qu'ils y furent, ils tirerent de leur poche leurs des et leurs cornets et se mirent a jouer. Voila une histoire plus vraie que la verite. Chaque joueur est un de ces matelots-la. Et certes, il y a dans le jeu quelque chose qui remue terriblement toutes les fibres des audacieux. Ce n'est pas une volupte mediocre que de tenter le sort. Ce n'est pas un plaisir sans ivresse que de gouter en une seconde des mois, des annees, toute une vie de crainte et d'esperance. Je n'avais pas dix ans quand M. Grepinet, mon professeur de neuvieme, nous lut en classe la fable de l'Homme et le Genie.. Pourtant je me la rappelle mieux que si je l'avais entendue hier. Un genie donne a un enfant un peloton de fil et lui dit: «Ce fil est celui de tes jours. Prends-le. Quand tu voudras que le temps s'ecoule pour toi, tire le fil: tes jours se passeront rapides ou lents selon que tu auras devide le peloton vite ou longuement. Tant que tu ne toucheras pas au fil, tu resteras a la meme heure de ton existence.» L'enfant prit le fil;

il le tira d'abord pour devenir un homme, puis pour épouser la fiancée qu'il aimait, puis pour voir grandir ses enfants, pour atteindre les emplois, le gain, les honneurs, pour franchir les soucis, éviter les chagrins, les maladies venues avec l'âge, enfin, hélas! pour achever une vieillese importune. Il avait vécu quatre mois et six jours depuis la visite du génie.

Eh bien! le jeu, qu'est-ce donc sinon l'art d'amener en une seconde les changements que la destinée ne produit d'ordinaire qu'en beaucoup d'heures et même en beaucoup d'années, l'art de ramasser en un seul instant les émotions éparses dans la lente existence des autres hommes, le secret de vivre toute une vie en quelques minutes, enfin le peloton de fil du génie? Le jeu, c'est un corps-a-corps avec le destin. C'est le combat de Jacob avec l'ange, c'est le pacte du docteur Faust avec le diable. On joue de l'argent,—de l'argent, c'est-à-dire la possibilité immédiate, infinie. Peut-être la carte qu'on va retourner, la bille qui court donnera au joueur des parcs et des jardins, des champs et de vastes bois, des châteaux élevant dans le ciel leurs tourelles pointues. Oui, cette petite bille qui roule contient en elle des hectares de bonne terre et des toits d'ardoise dont les cheminées sculptées se reflètent dans la Loire; elle renferme les trésors de l'art, les merveilles du goût, des bijoux prodigieux, les plus beaux corps du monde, des âmes, même, qu'on ne croyait pas venales, toutes les décorations, tous les honneurs, toute la grâce et toute la puissance de la terre. Que dis-je? elle renferme mieux que cela; elle en renferme le rêve. Et vous voulez qu'on ne joue pas? Si encore le jeu ne faisait que donner des espérances infinies, s'il ne montrait que le sourire de ses yeux verts on l'aimerait avec moins de rage. Mais il a des ongles de diamant, il est terrible, il donne, quand il lui plaît, la misère et la honte; c'est pourquoi on l'adore.

L'attrait du danger est au fond de toutes les grandes passions. Il n'y a pas de volupté sans vertige. Le plaisir mêlé de peur enivre. Et quoi de plus terrible que le jeu? Il donne, il prend; ses raisons ne sont point nos raisons. Il est muet, aveugle et sourd. Il peut tout. C'est un dieu.

C'est un dieu. Il a ses dévots et ses saints qui l'aiment pour lui-même, non pour ce qu'il promet, et qui l'adorent quand il les frappe. S'il les dépouille cruellement, ils en imputent la faute à eux-mêmes, non à lui:

;;J'ai mal joué, disent-ils.

Ils s'accusent et ne blasphèment pas.

L'espece humaine n'est pas susceptible d'un progres indefini. Il a fallu pour qu'elle se developpat que la terre fut dans de certaines conditions physiques et chimiques qui ne sont point stables. Il fut un temps ou notre planete ne convenait pas l'homme: elle etait trop chaude et trop humide. Il viendra un temps ou elle ne lui conviendra plus: elle sera trop froide et trop seche. Quand le soleil s'eteindra, ce qui ne peut manquer, les hommes auront disparu depuis longtemps. Les derniers seront aussi denues et stupides qu'etaient les premiers. Ils auront oublie tous les arts et toutes les sciences, ils s'etendront miserablement dans des cavernes, au bord des glaciers qui rouleront alors leurs blocs transparents sur les ruines effacees des villes ou maintenant on pense, on aime, on souffre, on espere. Tous les ormes, tous les tilleuls seront morts de froid; et les sapins regneront seuls sur la terre glatee. Ces derniers hommes, desesperes sans meme le savoir, ne connaîtront rien de nous, rien de notre genie, rien de notre amour, et pourtant ils seront nos enfants nouveau-nes et le sang de notre sang. Un faible reste de royale intelligence, hesitant dans leur crane epaissi, leur conservera quelque temps encore l'empire sur les ours multiplies autour de leurs cavernes. Peuples et tribus auront disparu sous la neige et les glaces, avec les villes, les routes, les jardins du vieux monde. Quelques familles a peine subsisteront. Femmes, enfants, vieillards, engourdis pele-mele, verront par les fentes de leurs cavernes monter tristement sur leur tete un soleil sombre ou, comme sur un tison qui s'eteint, courront des lueurs fauves, tandis qu'une neige eblouissante d'etoiles continuera de briller tout le jour dans le ciel noir, travers l'air glacial. Voila ce qu'ils verront; mais, dans leur stupidite, ils ne sauront meme pas qu'ils voient quelque chose. Un jour, le dernier d'entre eux exhalera sans haine et sans amour dans le ciel ennemi le dernier souffle humain. Et la terre continuera de rouler, emportant a travers les espaces silencieux les cendres de l'humanite, les poemes d'Homere et les augustes debris des marbres grecs, attaches a ses flancs glaces. Et aucune pensee ne s'elancera plus vers l'infini, du sein de ce globe ou l'ame a tant ose, au moins aucune pensee d'homme. Car qui peut dire si alors une autre pensee ne prendra pas conscience d'elle-meme et si ce tombeau ou nous dormirons tous ne sera pas le berceau d'une ame nouvelle? De quelle ame, je ne sais. De l'ame de l'insecte, peut-etre. A cote de l'homme, malgr l'homme, les insectes, les abeilles, par exemple, et les fourmis ont deja fait des merveilles. Il est vrai que les fourmis et les abeilles veulent comme nous de la lumiere et de la chaleur. Mais il y a des invertebres moins frileux. Qui connaît l'avenir reserve a leur travail et a leur patience?

Qui sait si la terre ne deviendra pas bonne pour eux quand elle aura cesse de l'etre pour nous? Qui sait s'ils ne prendront pas

un jour conscience d'eux et du monde? Qui sait si a leur tour ils ne loueront pas Dieu?

—A Lucien Muhlfeld.—

Nous ne pouvons nous représenter avec exactitude ce qui n'existe plus. Ce que nous appelons la couleur locale est une rêverie. Quand on voit qu'un peintre a toutes les peines du monde reproduire d'une manière à peu près vraisemblable une scène du temps de Louis-Philippe, on désespère qu'il nous rende jamais la moindre idée d'un événement contemporain de saint Louis ou d'Auguste. Nous nous donnons bien du mal pour copier de vieilles armes et de vieux coffres. Les artistes d'autrefois ne s'embarrassaient point de cette vaine exactitude. Ils pretaient aux héros de la légende ou de l'histoire le costume et la figure de leurs contemporains. Ainsi nous peignirent-ils naturellement leur âme et leur siècle. Un artiste peut-il mieux faire? Chacun de leurs personnages était quelqu'un d'entre eux. Ces personnages, âmes de leur vie et de leur pensée, restent jamais touchants. Ils portent à l'avenir témoignage de sentiments éprouvés et d'émotion véritables. Des peintures archéologiques ne témoignent que de la richesse de nos musées.

Si vous voulez goûter l'art vrai et ressentir devant un tableau une impression large et profonde, regardez les fresques de Ghirlandajo, à Santa-Maria-Novella de Florence, la *Naissance de la Vierge*. Le vieux peintre nous montre la chambre de l'accouchée. Anne, soulevée sur son lit, n'est ni belle ni jeune; mais on voit tout de suite que c'est une bonne ménagère. Elle a range au chevet de son lit un pot de confitures et deux grenades. Une servante, debout à la ruelle, lui présente un vase sur un plateau. On vient de laver l'enfant, et le bassin de cuivre est encore au milieu de la chambre. Maintenant la petite Marie boit le lait d'une belle nourrice. C'est une dame de la ville, une jeune mère qui a voulu gracieusement offrir le sein l'enfant de son amie, afin que cet enfant et le sien, ayant bu la vie aux mêmes sources, en gardent le même goût et, par la force de leur sang, s'aiment fraternellement. Pres d'elle, une jeune femme qui lui ressemble, ou plutôt une jeune fille, sa sœur peut-être, richement vêtue, le front découvert et portant des nattes sur les tempes comme Emilia Pia, étend les deux bras vers le petit enfant, avec un geste charmant ou se trahit l'éveil de l'instinct maternel. Deux nobles visiteuses, habillées à la mode de Florence, entrent dans la chambre. Elles sont suivies d'une servante qui porte sur la tête des pasteques et des raisins, et cette figure d'une ample beauté, drapée à l'antique, ceinte d'une écharpe flottante, apparaît dans cette scène domestique et pieuse



comme je ne sais quel reve paien. Eh bien! dans cette chambre tiede, sur ces doux visages de femme, je vois toute la belle vie florentine et la fleur de la premiere Renaissance. Le fils de l'orfevre, le maitre des premieres heures, a dans sa peinture, claire comme l'aube d'un jour d'ete, revele tout le secret de cet age courtois dans lequel il eut le bonheur de vivre et dont le charme etait si grand que ses contemporains eux-memes s'ecriaient: ¶Dieux bons! le bienheureux siecle!

L'artiste doit aimer la vie et nous montrer qu'elle est belle. Sans lui, nous en douterions.

L'ignorance est la condition necessaire, je ne dis pas du bonheur, mais de l'existence meme. Si nous savions tout, nous ne pourrions pas supporter la vie une heure. Les sentiments qui nous la rendent ou douce, ou du moins tolerable, naissent d'un mensonge et se nourrissent d'illusions.

Si possedant, comme Dieu, la verite, l'unique verite, un homme la laissait tomber de ses mains, le monde en serait aneanti sur le coup et l'univers se dissiperait aussitot comme une ombre. La verite divine, ainsi qu'un jugement dernier, le reduirait en poudre.

Au vrai jaloux, tout porte ombrage, tout est sujet d'inquietude. Une femme le trahit deja seulement parce qu'elle vit et qu'elle respire. Il redoute ces travaux de la vie interieure, ces mouvements divers de la chair et de l'ame qui font de cette femme une creature distincte de lui-meme, independante, instinctive, douteuse et parfois inconcevable. Il souffre de ce qu'elle fleurit d'elle-meme comme une belle plante, sans qu'aucune puissance d'amour puisse retenir et prendre tout ce qu'elle repand au monde de parfum dans ce moment agite qui est la jeunesse et la vie. Au fond, il ne lui reproche rien, sinon qu'elle est.. C'est la ce qu'il ne saurait supporter paisiblement. Elle est, elle vit, elle est belle, elle songe. Quel sujet d'inquietude mortelle! Il veut toute cette chair. Il la veut plus et mieux que n'a permis la nature, et toute.

La femme n'a pas cette imagination. Le plus souvent, ce qu'on prend chez elle pour de la jalousie, c'est la rivalite. Mais, quant a cette torture des sens, a cette hantise des apparitions odieuses, a cette fureur imbecile et lamentable, a cette rage physique, elle ne la connait point ou ne la connait guere. Son

sentiment, dans ce cas, est moins précis que le notre. Une sorte d'imagination n'est pas très développée en elle, même dans l'amour, et dans l'amour sensuel: c'est l'imagination plastique, le sens précis des figures. Un grand vague enveloppe ses impressions, et toutes ses énergies restent tendues pour la lutte. Jalouse, elle combat avec une opiniâtreté, mêlée de violence et de ruse, dont l'homme est incapable. Ce même aiguillon qui nous déchire les entrailles l'excite à la course. Dépossédée, elle lutte pour l'empire et pour la domination.

Aussi la jalousie, qui chez l'homme est une faiblesse, est une force chez la femme et la pousse aux entreprises. Elle en tire moins de dégoût que d'audace.

Voyez l'Hermione de Racine. Sa jalousie ne s'exhale pas en noires fumées; elle a peu d'imagination; elle ne fait point de ses tourments un poème plein d'images cruelles. Elle ne rêve pas, et qu'est-ce que la jalousie sans le rêve? qu'est-ce que la jalousie sans l'obsession et sans une espèce de monomanie furieuse? Hermione n'est pas jalouse. Elle s'occupe d'empêcher un mariage. Elle veut l'empêcher à tout prix, et reprendre un homme, rien de plus.

Et quand cet homme est tué pour elle, par elle, elle est étonnée; elle est surtout attrapée. C'est un mariage manqué. Un homme sa place se fut écrié: «Tant mieux! cette femme que j'aimais, personne ne l'aura.

Le monde est frivole et vain, tant qu'il vous plaira. Pourtant, ce n'est point une mauvaise école pour un homme politique. Et l'on peut regretter qu'on en ait si peu l'usage aujourd'hui dans nos parlements. Ce qui fait le monde, c'est la femme. Elle y est souveraine: rien ne s'y fait que par elle et pour elle. Or la femme est la grande éducatrice de l'homme; elle lui enseigne les vertus charmantes, la politesse, la discrétion et cette fierté qui craint d'être importune. Elle montre à quelques-uns l'art de plaire, à tous l'art utile de ne pas déplaire. On apprend d'elle que la société est plus complexe et d'une ordonnance plus délicate qu'on ne l'imagine communément dans les cafés politiques. Enfin on se pénètre près d'elle de cette idée que les rêves du sentiment et les ombres de la foi sont invincibles, et que ce n'est pas la raison qui gouverne les hommes.

Le comique est vite douloureux quand il est humain. Est-ce que don Quichotte ne vous fait pas quelquefois pleurer? Je goute beaucoup pour ma part quelques livres d'une sereine et riante desolation, comme cet incomparable *Don Quichotte* ou comme *Candide*, qui sont, a les bien prendre, des manuels d'indulgence et de pitie, des bibles de bienveillance.

L'art n'a pas la verite pour objet. Il faut demander la verit aux sciences, parce qu'elle est leur objet; il ne faut pas la demander a la litterature, qui n'a et ne peut avoir d'objet que le beau.

La Chloe du roman grec ne fut jamais une vraie bergere, et son Daphnis ne fut jamais un vrai chevrier; pourtant ils nous plaisent encore. Le Grec subtil qui nous conta leur histoire ne se souciait point d'etables ni de boucs. Il n'avait souci que de poesie et d'amour. Et comme il voulait montrer, pour le plaisir des citadins, un amour sensuel et gracieux, il mit cet amour dans les champs ou ses lecteurs n'allaient point, car c'etaient de vieux Byzantins blanchis au fond de leur palais, au milieu de feroces mosaïques ou derriere le comptoir sur lequel ils avaient amasse de grandes richesses. Afin d'egayer ces vieillards mornes, le conteur leur montra deux beaux enfants. Et pour qu'on ne confondit point son Daphnis et sa Chloe avec les petits polissons et les fillettes vicieuses qui foisonnent sur le pav des grandes villes, il prit soin de dire: «Ceux dont je vous parle vivaient autrefois a Lesbos, et leur histoire fut peinte dans un bois consacre aux Nymphes.» Il prenait l'utile precaution que toutes les bonnes femmes ne manquent jamais de prendre avant de faire un conte, quand elles disent: «Au temps que Berthe filait.» ou: «Quand les betes parlaient.

Si l'on veut nous dire une belle histoire, il faut bien sortir un peu de l'experience et de l'usage.

Nous mettons l'infini dans l'amour. Ce n'est pas la faute des femmes.

Je ne crois pas que douze cents personnes assemblees pour entendre une piece de theatre forment un concile inspire par la sagesse eternelle; mais le public, ce me semble, apporte

ordinairement au spectacle une naivete de coeur et une sincerite d'esprit qui donnent quelque valeur au sentiment qu'il eprouve. Bien des gens a qui il est impossible de se faire une idee de ce qu'ils ont lu sont en etat de rendre un compte assez exact de ce qu'ils ont vu represente. Quand on lit un livre, on le lit comme on veut, on en lit ou plutot on y lit ce qu'on veut. Le livre laisse tout a faire a l'imagination. Aussi les esprits rudes et communs n'y prennent-ils pour la plupart qu'un pale et froid plaisir. Le theatre au contraire fait tout voir et dispense de rien imaginer. C'est pourquoi il contente le plus grand nombre. C'est aussi pourquoi il plait mediocrement aux esprits reveurs et meditatifs. Ceux-la n'aiment les idees que pour le prolongement qu'ils leur donnent et pour l'echo melodieux qu'elles eveillent en eux-memes. Ils n'ont que faire dans un theatre et preferent au plaisir passif du spectacle la joie active de la lecture. Qu'est-ce qu'un livre? Une suite de petits signes. Rien de plus. C'est au lecteur a tirer lui-meme les formes, les couleurs et les sentiments auxquels ces signes correspondent. Il dependra de lui que ce livre soit terne ou brillant, ardent ou glace. Je dirai, si vous preferez, que chaque mot d'un livre est un doigt mysterieux, qui effleure une fibre de notre cerveau comme la corde d'une harpe et eveille ainsi une note dans notre ame sonore. En vain la main de l'artiste sera inspiree et savante. Le son qu'elle rendra depend de la qualite de nos cordes intimes. Il n'en est pas tout a fait de meme du theatre. Les petits signes noirs y sont remplaces par des images vivantes. Aux fins caracteres d'imprimerie qui laissent tant a deviner sont substitues des hommes et des femmes, qui n'ont rien de vague ni de mysterieux. Le tout est exactement determine. Il en resulte que les impressions recues par les spectateurs sont aussi peu dissemblables que possible, en egard a la fatale diversite des sentiments humains. Aussi voit-on, dans toutes les representations (que des querelles litteraires ou politiques ne troublent point), une veritable sympathie s'etablir entre tous les assistants. Si l'on considere, d'ailleurs, que le theatre est l'art qui s'eloigne le moins de la vie, on reconnaitra qu'il est le plus facile a comprendre et a sentir et l'on en conclura que c'est celui sur lequel le public est le mieux d'accord et se trompe le moins.

Que la mort nous fasse perir tout entiers, je n'y contredis point. Cela est fort possible. En ce cas, il ne faut pas la craindre:

Je suis, elle n'est pas; elle est, je ne suis plus.

Mais si, tout en nous frappant, elle nous laisse subsister, soyez

bien surs que nous nous retrouverons au delà du tombeau tels absolument que nous étions sur la terre. Nous en serons sans doute fort penauds. Cette idée est de nature à nous gâter par avance le paradis et l'enfer.

Elle nous ôte toute espérance, car ce que nous souhaitons le plus, c'est de devenir tout autres que nous ne sommes. Mais cela nous est bien défendu.

Il y a un petit livre allemand qui s'appelle: *Notes à ajouter au livre de la vie*, et qui est signé Gerhard d'Amyntor, livre assez vrai et par conséquent assez triste, où l'on voit décrite la condition ordinaire des femmes. C'est dans les soucis quotidiens que la mère de famille perd sa fraîcheur et sa force et se consume jusqu'à la moelle de ses os. L'éternel retour de la question: *Que faut-il faire cuire aujourd'hui?* l'incessante nécessité de balayer le plancher, de battre, de broser les habits, d'épousseter, tout cela, c'est la goutte d'eau dont la chute constante finit par ronger lentement, mais sûrement, l'esprit aussi bien que le corps. C'est devant le fourneau de cuisine que, par une magie vulgaire, la petite créature blanche et rose, au rire de cristal, se change en une momie noire et douloureuse. Sur l'autel fumeux où mijote le pot-au-feu, sont sacrifiées jeunesse, liberté, beauté, joie. Ainsi s'exprime peu près Gerhard d'Amyntor.

Tel est le sort, en effet, de l'immense majorité des femmes. L'existence est dure pour elles comme pour l'homme. Et si l'on recherche aujourd'hui pourquoi elle est si pénible, on reconnaît qu'il n'en peut être autrement sur une planète où les choses indispensables à la vie sont rares, d'une production difficile ou d'une extraction laborieuse. Des causes si profondes et qui dépendent de la figure même de la terre, de sa constitution, de sa flore et de sa faune, sont malheureusement durables et nécessaires. Le travail, avec quelque équité qu'on le puisse répartir, pesera toujours sur la plupart des hommes et sur la plupart des femmes, et peu d'entre elles auront le loisir de développer leur beauté et leur intelligence dans des conditions esthétiques. La faute en est à la nature. Cependant, que devient l'amour? Il devient ce qu'il peut. La faim est sa grande ennemie. Et c'est un fait incontestable que les femmes ont faim. Il est probable qu'au XX<sup>e</sup> siècle comme au XIX<sup>e</sup> elles feront la cuisine, à moins que le socialisme ne ramène l'âge où les chasseurs devaient leur proie encore chaude et où Venus dans les forêts unissait les amants. Alors la femme était libre. Je vais vous dire: Si j'avais créé l'homme et la femme, je les aurais formés sur un type très différent de celui qui a prévalu

et qui est celui des mammiferes superieurs. J'aurais fait les hommes et les femmes, non point a la ressemblance des grands singes comme ils sont en effet, mais a l'image des insectes qui, apres avoir vecu chenilles, se transforment en papillons et n'ont, au terme de leur vie, d'autre souci que d'aimer et d'etre beaux. J'aurais mis la jeunesse a la fin de l'existence humaine. Certains insectes ont, dans leur derniere metamorphose, des ailes et pas d'estomac. Ils ne renaissent sous cette forme epuree que pour aimer une heure et mourir.

Si j'etais un dieu, ou plutot un demiurge,—car la philosophie alexandrine nous enseigne que ces minimes ouvrages sont plutot l'affaire du demiurge, ou simplement de quelque demon constructeur,—si donc j'etais demiurge ou demon, ce sont ces insectes que j'aurais pris pour modeles de l'homme. J'aurais voulu que, comme eux, l'homme accomplit d'abord, a l'etat de larve, les travaux degoutants par lesquels il se nourrit. En cette phase, il n'y aurait point eu de sexes, et la faim n'aurait point avili l'amour. Puis j'aurais fait en sorte que, dans une transformation derniere, l'homme et la femme, deployant des ailes etincelantes, vecussent de rosee et de desir et mourussent dans un baiser. J'aurais de la sorte donne a leur existence mortelle l'amour en recompense et pour couronne. Et cela aurait ete mieux ainsi. Mais je n'ai pas cree le monde, et le demiurge qui s'en est charge n'a pas pris mes avis. Je doute, entre nous, qu'il ait consulte les philosophes et les gens d'esprit.

C'est une grande erreur de croire que les verites scientifiques different essentiellement des verites vulgaires. Elles n'en different que par l'etendue et la precision. Au point de vue pratique, c'est la une difference considerable. Mais il ne faut pas oublier que l'observation du savant s'arrete a l'apparence et au phenomene, sans jamais pouvoir penetrer la substance ni rien savoir de la veritable nature des choses. Un oeil arme du microscope n'en est pas moins un oeil humain. Il voit plus que les autres yeux, il ne voit pas autrement. Le savant multiplie les rapports de l'homme avec la nature, mais il lui est impossible de modifier en rien le caractere essentiel de ces rapports. Il voit comment se produisent certains phenomenes qui nous echappent, mais il lui est interdit, aussi bien qu'a nous, de rechercher pourquoi ils se produisent.

Demander une morale a la science, c'est s'exposer a de cruels mecomptes. On croyait, il y a trois cents ans, que la terre etait le centre de la creation. Nous savons aujourd'hui qu'elle n'est qu'une goutte figee du soleil. Nous savons quels gaz brulent a la surface des plus lointaines etoiles. Nous savons

que l'univers, dans lequel nous sommes une poussiere errante, enfante et devore dans un perpetuel travail; nous savons qu'il nait sans cesse et qu'il meurt des astres. Mais en quoi notre morale a-t-elle ete changee par de si prodigieuses decouvertes? Les meres en ont-elles mieux ou moins bien aime leurs petits enfants? En sentons-nous plus ou moins la beaute des femmes? Le coeur en bat-il autrement dans la poitrine des heros? Non! non! que la terre soit grande ou petite, il n'importe a l'homme. Elle est assez grande pourvu qu'on y souffre, pourvu qu'on y aime. La souffrance et l'amour, voila les deux sources jumelles de son inepuisable beaute. La souffrance! quelle divine meconnue! Nous lui devons tout ce qu'il y a de bon en nous, tout ce qui donne du prix a la vie; nous lui devons la pitie, nous lui devons le courage, nous lui devons toutes les vertus. La terre n'est qu'un grain de sable dans le desert infini des mondes. Mais, si l'on ne souffre que sur la terre, elle est plus grande que tout le reste du monde. Que dis-je? elle est tout, et le reste n'est rien. Car, ailleurs, il n'y a ni vertu ni genie. Qu'est-ce que le genie, sinon l'art de charmer la souffrance? C'est sur le sentiment seul que la morale repose naturellement. De tres grands esprits ont nourri, je le sais, d'autres esperances. Renan s'abandonnait volontiers en souriant au reve d'une morale scientifique. Il avait dans la science une confiance a peu pres illimitee. Il croyait qu'elle changerait le monde, parce qu'elle perce les montagnes. Je ne crois pas, comme lui, qu'elle puisse nous diviniser. A vrai dire, je n'en ai guere l'envie. Je ne sens pas en moi l'etoffe d'un dieu, si petit qu'il soit. Ma faiblesse m'est chere. Je tiens a mon imperfection comme a ma raison d'etre.

Il y a une petite toile de Jean Beraud qui m'interesse etrangement. C'est la \_salle Graffard\_; une reunion publique o l'on voit fumer les cerveaux avec les pipes et les lampes. La scene sans doute tourne au comique. Mais combien ce comique est profond et vrai! Combien il est melancolique! Il y a dans cet etonnant tableau une figure qui me fait mieux comprendre a elle seule l'ouvrier socialiste que vingt volumes d'histoire et de doctrine, celle de ce petit homme chauve, tout en crane, sans epaules, qui siege au bureau dans son cache-nez, un ouvrier d'art sans doute, et un homme a idees, maladif et sans instincts, l'ascete du proletariat, le saint de l'atelier, chaste et fanatique comme les saints de l'Eglise, aux premiers ages. Certes, celui-la est un apotre et on sent a le voir qu'une religion nouvelle est nee dans le peuple.

Un geologue anglais, de l'esprit le plus riche et le plus ouvert, sir Charles Lyell, a etabli, il y a quarante ans environ, ce qu'on nomme la theorie des causes actuelles. Il a demontre que les changements survenus dans le cours des ages sur la face de la terre n'etaient pas dus, comme on le croyait, a des cataclysmes soudains, qu'ils etaient l'effet de causes insensibles et lentes qui ne cessent point d'agir encore aujourd'hui. A le suivre, on voit que ces grands changements, dont les vestiges etonnent, ne semblent si terribles que par le raccourci des ages et qu'en realite ils s'accomplissent tres doucement. C'est sans fureur que les mers changerent de lit et que les glaciers descendirent dans les plaines, couvertes autrefois de fougeres arborescentes.

Des transformations semblables s'accomplissent sous nos yeux, sans que nous puissions meme nous en apercevoir. La, enfin, o Cuvier voyait d'epouvantables bouleversements, Charles Lyell nous montre la lenteur clemente des forces naturelles. On sent combien cette theorie des causes actuelles serait bienfaisante si on pouvait la transporter du monde physique au monde moral et en tirer des regles de conduite. L'esprit conservateur et l'esprit revolutionnaire, y trouveraient un terrain de conciliation.

Persuade qu'ils restent insensibles quand ils s'operent d'une maniere continue, le conservateur ne s'opposerait plus aux changements necessaires, de peur d'accumuler des forces destructives a l'endroit meme ou il aurait place l'obstacle. Et le revolutionnaire, de son cote, renoncerait a solliciter imprudemment des energies qu'il saurait etre toujours actives. Plus j'y songe et plus je me persuade que, si la theorie morale des causes actuelles penetrait dans la conscience de l'humanite, elle transformerait tous les peuples de la terre en une republique de sages. La seule difficulte est de l'y introduire, et il faut convenir qu'elle est grande.

Je viens de lire un livre dans lequel un poete philosophe nous montre des hommes exempts de joie, de douleur et de curiosite. Au sortir de cette nouvelle terre d'Utopie quand, de retour sur la terre, on voit autour de soi des hommes lutter, aimer, souffrir, comme on se prend a les aimer et comme on est content de souffrir avec eux! Comme on sent bien que la seulement est la veritable joie! Elle est dans la souffrance comme le baume est dans la blessure de l'arbre genereux. Ils ont tue la passion, et du meme coup ils ont tout tue, joie et douleur, souffrance et volupte, bien, mal, beaute, tout enfin et surtout la vertu. Ils sont sages et pourtant ils ne valent plus rien, car on ne vaut que par l'effort. Qu'importe que leur vie soit longue, s'ils ne



l'emplissent pas, s'ils ne la vivent pas?

Ce livre fait beaucoup pour me rendre chere par reflexion cette condition d'homme qui cependant est dure, pour me reconcilier avec cette douloureuse vie, pour me ramener enfin a l'estime de mes semblables et a la grande sympathie humaine. Ce livre a cela d'excellent qu'il fait aimer la realite et met en garde contre l'esprit de chimere et d'illusion. En nous montrant des etres exempts de maux, il nous fait comprendre que ces tristes bienheureux ne nous egalent pas et que ce serait une grande folie que de quitter (a supposer que cela fut possible) notre condition pour la leur.

Oh! le miserable bonheur que celui-la! N'ayant plus de passions, ils n'ont pas d'art. Et comment auraient-ils des poetes? Ils ne sauraient gouter ni la muse epique qui s'inspire des fureurs de la haine et de l'amour, ni la muse comique qui rit en cadence des vices et des ridicules des hommes. Ils ne peuvent plus imaginer les Didon et les Phedre, les malheureux! ils ne voient plus ces ombres divines qui passent en frissonnant sous les myrtes immortels.

Ils sont aveugles et sourds aux miracles de cette poesie qui divinise la terre des hommes. Ils n'ont pas Virgile, et on les dit heureux, parce qu'ils ont des ascenseurs. Pourtant un seul beau vers a fait plus de bien au monde que tous les chefs-d'oeuvre de la metallurgie.

Inexorable progres! ce peuple d'ingenieurs n'a plus ni passions, ni poesie, ni amour. Helas! comment sauraient-ils aimer, puisqu'ils sont heureux? L'amour ne fleurit que dans la douleur. Qu'est-ce que les aveux des amants, sinon des cris de detresse? ¶¶Qu'un Dieu serait miserable a ma place! s'ecrie, dans un elan d'amour, le heros d'un poete anglais. Un dieu, ma bien-aimee, ne pourrait pas souffrir, ne pourrait pas mourir pour toi!

Pardonnons a la douleur et sachons bien qu'il est impossible d'imaginer un bonheur plus grand que celui que nous possedons en cette vie humaine, si douce et si amere, si mauvaise et si bonne, a la fois ideale et reelle, et qui contient toutes choses et concilie tous les contrastes. La est notre jardin, qu'il faut becher avec zeile.

C'est la force et la bonte des religions d'enseigner a l'homme sa raison d'etre et ses fins dernieres. Quand on a repousse les dogmes de la theologie morale, comme nous l'avons fait presque tous en cet age de science et de liberte intellectuelle, il ne

reste plus aucun moyen de savoir pourquoi on est sur ce monde et ce qu'on y est venu faire.

Le mystere de la destinee nous enveloppe tout entiers dans ses puissants arcanes, et il faut vraiment ne penser a rien pour ne pas ressentir cruellement la tragique absurdite de vivre. C'est la, c'est dans l'absolue ignorance de notre raison d'etre qu'est la racine de notre tristesse et de nos degouts. Le mal physique et le mal moral, les miseres de l'ame et des sens, le bonheur des mechants, l'humiliation du juste, tout cela serait encore supportable si l'on en concevait l'ordre et l'economie et si l'on y devinait une providence. Le croyant se rejouit de ses ulceres; il a pour agreables les injustices et les violences de ses ennemis; ses fautes meme et ses crimes ne lui otent pas l'esperance. Mais, dans un monde ou toute illumination de la foi est eteinte, le mal et la douleur perdent jusqu'a leur signification et n'apparaissent plus que comme des plaisanteries odieuses et des farces sinistres.

Il y a toujours un moment ou la curiosite devient un peche, et le diable s'est toujours mis du cote des savants.

Me trouvant a Saint-Lo, il y a une dizaine d'annees, je rencontrais, chez un ami qui habite cette petite ville montueuse, un pretre instruit et eloquent avec lequel je pris plaisir causer.

Insensiblement, je gagnai sa confiance et nous eumes sur de graves sujets des entretiens ou il montrait a la fois la subtilite penetrante de son esprit et la divine candeur de son ame. C'etait un sage et c'etait un saint. Grand casuiste et grand theologien, il s'exprimait avec tant de puissance et de charme que rien, dans cette petite ville, ne m'etait si cher que de l'entendre. Pourtant je demurai plusieurs jours sans oser le regarder. Pour la taille, la forme et l'apparence, c'etait un monstre. Figurez-vous un nain bancal et tors, agite d'une sorte de danse de Saint-Guy et sautillant dans sa soutane comme dans un sac. Sur son front des boucles blondes de cheveux, en revelant sa jeunesse, le rendaient plus epouvantable encore. Mais enfin, ayant excite mon courage a le voir en face, je pris a sa laideur une sorte d'interet puissant. Je la contemplais et je la meditais. Tandis que ses levres decouvraient dans un sourire seraphique les restes noirs de trois dents et que ses yeux, qui cherchaient le ciel, roulaient entre des paupieres sanglantes, je

l'admirais et, loin de le plaindre, j'enviais un être si merveilleusement preserve, par la déformation parfaite de son corps, des troubles de la chair, des faiblesses des sens et des tentations que la nuit apporte dans ses ombres. Je l'estimais heureux entre les hommes. Or, un jour, comme tous deux nous descendions au soleil la rampe des collines, en disputant de la grâce, ce prêtre s'arrêta tout à coup, posa lourdement sa main sur mon bras et me dit d'une voix vibrante que j'entends encore:

–Je l'affirme, je le sais: la chasteté est une vertu qui ne peut être gardée sans un secours spécial de Dieu.

Cette parole me découvrit l'abîme insondable des péchés de la chair. Quel juste n'est point tenté si celui-là qui n'avait de corps, ce semble, que pour la souffrance et le dégoût, sentait aussi les aiguillons du désir?

Les personnes très pieuses ou très artistes mettent dans la religion ou dans l'art un sensualisme raffiné. Or, on n'est pas sensuel sans être un peu fétichiste. Le poète a le fétichisme des mots et des sons. Il prête des vertus merveilleuses certaines combinaisons de syllabes et tend, comme les dévots, croire à l'efficacité des formules consacrées.

Il y a dans la versification plus de liturgie qu'on ne croit. Et, pour un poète blanchi dans la poésie, faire des vers, c'est accomplir les rites sacrés. Cet état d'esprit est essentiellement conservateur, et il ne faut point s'étonner de l'intolérance qui en est le naturel effet.

A peine a-t-on le droit de sourire en voyant que ceux qui, à tort ou à raison, prétendent avoir le plus innové sont ceux-là mêmes qui repoussent les nouveautés avec le plus de colère ou de dégoût. C'est là le tour ordinaire de l'esprit humain, et l'histoire de la Réforme en a fait paraître des exemples tragiques. On a vu un Henry Estienne qui, contraint de fuir pour échapper au bûcher, du fond de sa retraite dénonçait au bourreau ses propres amis qui ne pensaient pas comme lui. On a vu Calvin, et l'on sait que l'intolérance des révolutionnaires n'est pas médiocre. J'ai connu jadis un vieux sénateur de la République qui, dans sa jeunesse, avait conspiré avec toutes les sociétés secrètes contre Charles X, fomenté soixante émeutes sous le gouvernement de Juillet, tramé, déjà vieux, des complots pour renverser l'Empire et pris sa large part de trois révolutions. C'était un vieillard paisible, qui gardait dans les débats des assemblées une douceur souriante. Il semblait que rien ne dut troubler désormais son repos, acheté par tant de fatigues. Il ne

respirait plus que la paix et le contentement. Un jour pourtant, je le vis indigne. Un feu qu'on croyait depuis longtemps éteint brillait dans ses yeux. Il regardait par une fenêtre du palais un monome d'étudiants qui déroulait sa queue dans le jardin du Luxembourg. La vue de cette innocente émeute lui inspirait une sorte de fureur.

–Un tel désordre sur la voie publique! s'écria-t-il d'une voix étranglée par la colère et l'épouvante.

Et il appelait la police.

C'était un brave homme. Mais, après avoir fait des émeutes, il en craignait l'ombre. Ceux qui ont fait des révolutions ne souffrent pas qu'on en veuille faire après eux. Semblablement, les vieux poètes qui ont marqué dans quelque changement poétique ne veulent plus qu'on change rien. En cela, ils sont hommes. Il est pénible, quand on n'est point un grand sage, de voir la vie continuer après soi et de se sentir noyé dans l'écoulement des choses. Poète, sénateur ou cordonnier, on se résigne mal à n'être pas la fin définitive des mondes et la raison suprême de l'univers.

On peut dire que, la plupart du temps, les poètes ne connaissent pas les lois scientifiques auxquelles ils obéissent quand ils font des vers excellents. En matière de prosodie, ils s'en tiennent; avec raison, à l'empirisme le plus naïf. Il serait bien peu intelligent de les en blâmer. En art comme en amour, l'instinct suffit, et la science n'y porte qu'une lumière importune. Bien que la beauté relève de la géométrie, c'est par le sentiment seul qu'il est possible d'en saisir les formes délicates.

Les poètes sont heureux: une part de leur force est dans leur ignorance même. Seulement, il ne faut pas qu'ils disputent trop vivement des lois de leur art: ils y perdent leur grâce avec leur innocence et, comme les poissons tirés hors de l'eau, ils se débattent vainement dans les régions arides de la théorie.

C'est une grande niaiserie que le «connais-toi toi-même» de la philosophie grecque. Nous ne connaissons jamais ni nous ni autrui. Il s'agit bien de cela! Créer le monde est moins impossible que de le comprendre. Hegel en eut quelque soupçon. Il se peut que l'intelligence nous serve un jour à fabriquer un

univers. A concevoir celui-ci, jamais! Aussi bien est-ce faire un abus vraiment inique de l'intelligence que de l'employer rechercher la verite. Encore moins peut-elle nous servir juger, selon la justice, les hommes et leurs oeuvres. Elle s'emploie proprement a ces jeux, plus compliques que la marelle ou les echecs, qu'on appelle metaphysique, ethique, esthetique. Mais ou elle sert le mieux et donne le plus d'agrement, c'est saisir ca et la quelque saillie ou clarte des choses et a en jouir, sans gater cette joie innocente par esprit de systeme et manie de juger.

Vous dites que l'etat meditatif est la cause de tous nos maux. Pour croire cet etat si funeste il en faut beaucoup exagerer la grandeur et la puissance. En realite, l'intelligence usurpe bien moins qu'on ne croit sur les instincts et les sentiments naturels, meme chez les hommes dont l'intelligence a le plus de force et qui sont egoistes, avares et sensuels comme les autres hommes. On ne verra jamais un physiologiste soumettre au raisonnement les battements de son coeur et le rythme de sa respiration. Dans la civilisation la plus savante, les operations auxquelles l'homme se livre avec une methode philosophique demeurent peu nombreuses et peu importantes au regard de celles que l'instinct et le sens commun accomplissent seuls; et nous reagissons si peu contre les mouvements reflexes que je n'ose pas dire qu'il y a dans les societes humaines un etat intellectuel en opposition avec l'etat de nature.

A tout considerer, un metaphysicien ne differe pas du reste des hommes autant qu'on croit et qu'il veut qu'on croie. Et qu'est-ce que penser? Et comment pense-t-on? Nous pensons avec des mots; cela seul est sensuel et ramene a la nature. Songez-y, un metaphysicien n'a, pour constituer le systeme du monde, que le cri perfectionne des singes et des chiens. Ce qu'il appelle speculation profonde et methode transcendante, c'est de mettre bout a bout, dans un ordre arbitraire, les onomatopees qui criaient la faim, la peur et l'amour dans les forets primitives et auxquelles se sont attachees peu a peu des significations qu'on croit abstraites quand elles sont seulement relachees. N'ayez pas peur que cette suite de petits cris eteints et affaiblis qui composent un livre de philosophie nous en apprenne trop sur l'univers pour que nous ne puissions plus y vivre. Dans la nuit ou nous sommes tous, le savant se cogne au mur, tandis que l'ignorant reste; tranquillement au milieu de la chambre.

—A Gabriel Seailles.—

Je ne sais si ce monde est le pire des mondes possible. C'est le flatter, je crois, que de lui accorder quelque excellence, fut-ce celle du mal. Ce que nous pouvons imaginer des autres mondes est peu de chose, et l'astronomie physique ne nous renseigne pas bien exactement sur les conditions de la vie à la surface des planètes même les plus voisines de la notre. Nous savons seulement que Venus et Mars ressemblent beaucoup à la terre. Cette seule ressemblance nous permet de croire que le mal y règne comme ici et que la terre n'est qu'une des provinces de son vaste empire. Nous n'avons aucune raison de supposer que la vie est meilleure la surface des mondes géants, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, qui glissent en silence dans des espaces où le soleil commence d'épuiser sa chaleur et sa lumière. Qui sait ce que sont les êtres sur ces globes enveloppés de nuées épaisses et rapides? Nous ne pouvons nous empêcher de penser, par analogie, que notre système solaire tout entier est une géhenne où l'animal naît pour la souffrance et pour la mort. Et il ne nous reste plus l'illusion de concevoir que les étoiles éclairent des planètes plus heureuses. Les étoiles ressemblent trop à notre soleil. La science a décomposé le faible rayon qu'elles mettent des années, des siècles à nous envoyer; l'analyse de leur lumière nous a fait connaître que les substances qui brûlent à leur surface sont celles-là même qui s'agitent sur la sphère de l'astre qui, depuis qu'il est des hommes, éclaire et réchauffe leurs misères, leurs folies, leurs douleurs. Cette analogie suffirait seule à me dégouter de l'univers.

L'unité de sa composition chimique me fait assez pressentir la monotonie rigoureuse des états d'âme et de chair qui se produisent dans son inconcevable étendue et je crains raisonnablement que tous les êtres pensants ne soient aussi misérables dans le monde de Sirius et dans le système d'Altair qu'ils le sont, à notre connaissance, sur la terre.—Mais, dites-vous, tout cela n'est pas l'univers.—J'en ai bien aussi quelque soupçon, et je sens que ces immensités ne sont rien et qu'enfin, s'il y a quelque chose, ce quelque chose n'est pas ce que nous voyons.

Je sens que nous sommes dans une fantasmagorie et que notre vue de l'univers est purement l'effet du cauchemar de ce mauvais sommeil qui est la vie. Et c'est cela le pis. Car il est clair que nous ne pouvons rien savoir, que tout nous trompe, et que la nature se joue cruellement de notre ignorance et de notre imbecillité.

..A Paul Hervieu..

Je suis persuade que l'humanite a de tout temps la meme somme de folie et de betise a depenser. C'est un capital qui doit fructifier d'une maniere ou d'une autre. La question est de savoir si, apres tout, les insanites consacrees par le temps ne constituent pas le placement le plus sage qu'un homme puisse faire de sa betise. Loin de me rejouir quand je vois s'en aller quelque vieille erreur, je songe a l'erreur nouvelle qui viendra la remplacer, et je me demande avec inquietude si elle ne sera pas plus incommode ou plus dangereuse que l'autre. A tout bien considerer, les vieux prejuges sont moins funestes que les nouveaux: le temps, en les usant, les a polis et rendus presque innocents.

Ceux qui ont le sentiment et le gout de l'action font, dans les desseins les mieux concertes, la part de la fortune, sachant que toutes les grandes entreprises sont incertaines. La guerre et le jeu enseignent ces calculs de probabilites qui font saisir les chances sans s'user a les attendre toutes.

Quand on dit que la vie est bonne et quand on dit qu'elle est mauvaise, on dit une chose qui n'a point de sens. Il faut dire qu'elle est bonne et mauvaise a la fois, car c'est par elle, et par elle seule, que nous avons l'idee du bon et du mauvais. La verite est que la vie est delicieuse, horrible, charmante, affreuse, douce, amere, et qu'elle est tout. Il en est d'elle comme de l'arlequin du bon Florian: l'un la voit rouge, l'autre la voit bleue, et tous les deux la voient comme elle est, puisqu'elle est rouge et bleue et de toutes les couleurs. Voil de quoi nous mettre tous d'accord et reconcilier les philosophes qui se déchirent entre eux. Mais nous sommes ainsi faits que nous voulons forcer les autres a sentir et a penser comme nous et que nous ne permettons pas a notre voisin d'etre gai quand nous sommes tristes.

Le mal est necessaire. S'il n'existait pas, le bien n'existerait pas non plus. Le mal est l'unique raison d'etre du bien. Que serait le courage loin du peril et la pitie sans la douleur?

Que deviendraient le devouement et le sacrifice an milieu du

bonheur universel? Peut-on concevoir la vertu sans le vice, l'amour sans la haine, la beauté sans la laideur? C'est grâce au mal et à la souffrance que la terre peut être habitée et que la vie vaut la peine d'être vécue. Aussi ne faut-il pas trop se plaindre du diable. C'est un grand artiste et un grand savant; il a fabriqué pour le moins la moitié du monde. Et cette moitié est si bien emboîtée dans l'autre qu'il est impossible d'entamer la première sans causer du même coup un semblable dommage à la seconde. À chaque vice qu'on détruit correspondait une vertu qui périt avec lui. J'ai eu le plaisir de voir un jour, à une foire de village, la vie du grand Saint-Antoine représentée par des marionnettes. C'est un spectacle qui passe en philosophie les tragédies de Shakespeare et les drames de M. d'Ennery, Oh! qu'on apprécie bien la tout ensemble la grâce de Dieu et celle du diable!

Le théâtre représente une solitude affreuse, mais qui sera bientôt peuplée d'anges et de démons. L'action, en se déroulant, imprime dans les cœurs une terrible impression de fatalité, qui résulte de l'intervention symétrique des démons et des anges, ainsi que de l'allure des personnages, qui sont conduits par des fils que tient une main invisible. Pourtant, quand, après avoir fait sa prière, le grand Saint-Antoine, encore agenouillé soulève son front devenu calleux comme le genou des chameaux, pour avoir été longtemps prosterné sur la pierre, et, levant ses yeux brûlés de larmes, voit devant lui la reine de Saba, qui les bras ouverts, lui sourit dans sa robe d'or, on frémit, on tremble qu'il ne succombe, on suit avec angoisse le spectacle de son trouble et de sa détresse.

Nous nous reconnaissons tous en lui et, quand il a triomphé, nous nous associons tous à son triomphe. C'est celui de l'humanité tout entière dans sa lutte éternelle. Saint-Antoine n'est un grand saint que parce qu'il a résisté à la reine de Saba. Or, il faut bien le reconnaître, en lui envoyant cette belle dame qui cache son pied fourchu sous une longue robe brodée de perles, le diable fit une besogne nécessaire à la sainteté de l'ermite.

Ainsi le spectacle des marionnettes m'a confirmé dans cette idée que le mal est indispensable au bien et le diable nécessaire à la beauté morale du monde.

J'ai trouvé chez des savants la candeur des enfants, et l'on voit tous les jours des ignorants qui se croient l'axe du monde. Hélas! chacun de nous se voit le centre de l'univers. C'est la commune illusion. Le balayeur de la rue n'y échappe pas. Elle lui vient de ses yeux dont les regards, arrondissant autour de



lui la voute celeste, le mettent au beau milieu du ciel et de la terre. Peut-etre cette erreur est-elle un peu ebranlee chez celui qui a beaucoup medite. L'humilite rare chez les doctes, l'est encore plus chez les ignares.

Une theorie philosophique du monde ressemble au monde comme une sphere sur laquelle on tracerait seulement les degres de longitude et de latitude ressemblerait a la terre. La metaphysique a cela d'admirable qu'elle ote au monde tout ce qu'il a et qu'elle lui donne ce qu'il n'avait pas, travail merveilleux sans doute, et jeu plus beau, plus illustre incomparablement que les dames et que les echecs, mais, a tout prendre, de meme nature. Le monde pense se reduit a des lignes geometriques dont l'arrangement amuse. Un systeme comme celui de Kant ou de Hegel ne differe pas essentiellement de ces \_reussites\_ par lesquelles les femmes trompent, avec des cartes, l'ennui de vivre.

Peut-on, me dis-je, en lisant ce livre, nous charmer ainsi, non point avec des formes et des couleurs, comme fait la nature en ses bons moments, qui sont rares, mais avec de petits signes empruntes au langage! Ces signes éveillent en nous des images divines. C'est la le miracle! Un beau vers est comme un archet promene sur nos fibres sonores. Ce ne sont pas ses pensees, ce sont les notes que la poete fait chanter en nous. Quand il nous parla d'une femme qu'il aime, ce sont nos amours et nos douleurs qu'il eveille delicieusement en notre ame. Il est un evocateur. Quand nous le comprenons, nous sommes aussi poetes que lui. Nous avons en nous, tous tant que nous sommes, un exemplaire de chacun de nos poetes que personne ne connait, et qui perira a jamais avec toutes ses variantes lorsque nous ne sentirons plus rien. Et croyez-vous que nous aimerions tant nos lyriques s'ils nous parlaient d'autre chose que de nous? Quel heureux malentendu! Les meilleurs d'entre eux sont des egoistes. Ils ne pensent qu'eux. Ils n'ont mis qu'eux dans leurs vers et nous n'y trouvons que nous. Les poetes nous aident a aimer: ils ne servent qu'cela, Et c'est un assez bel emploi de leur vanite delicieuse. Aussi en est-il de leurs strophes comme des femmes; rien n'est plus vain que de les louer: la mieux aimee sera toujours la plus belle. Quant a faire confesser au public que celle qu'on a choisie est incomparable, cela est plutot d'un chevalier errant que d'un homme sage.

Je ne sais si, comme la theologie l'enseigne, la vie est une epreuve; en tout cas, ce n'est pas une epreuve a laquelle nous soyons soumis volontairement. Les conditions n'en sont pas reglees avec une clarte suffisant. Enfin elle n'est point egale pour tous. Qu'est-ce que l'epreuve de la vie pour les enfants qui meurent sitot nes, pour les idiots et les fous? Voila des objections auxquelles on a deja repondu.—On y repond toujours, et il faut que la reponse ne soit pas tres bonne, pour qu'on soit obligé de la fuire tant de fois. La vie n'a pas l'air d'une salle d'examen. Elle ressemble plutot a un vaste atelier de poterie ou l'on fabrique toutes sortes de vases pour des destinations inconnues et dont plusieurs, rompus dans le moule, sont rejetses comme de vils tessons sans avoir jamais servi. Les autres ne sont employes qu'a des usages absurdes ou degoutants. Ces pots, c'est nous.

..A Pierre Veber..

La destinee du Judas de Kerioth nous plonge dans un abime d'etonnement. Car enfin cet homme est venu pour accomplir les propheties; il fallait qu'il vendit le fils de Dieu pour trente deniers. Et le baiser du traître est, comme la lance et les clous veneres, un des instruments necessaires de la Passion. Sans Judas, le mystere ne s'accomplissait point et le genre humain n'etait point sauve. Et pourtant c'est une opinion constante parmi les theologiens que Judas est damne. Ils la fondent sur cette parole du Christ: ¶Il eut mieux valu pour lui n'etre pas ne;̇. Cette idee que Judas a perdu son ame en travaillant au salut du monde a tourmente plusieurs chretiens mystiques et entre autres l'abbe Oegger, premier vicaire de la cathedrale de Paris. Ce pretre, qui avait l'ame pleine de pitie, ne pouvait tolerer l'idee que Judas souffrait dans l'enfer les tourments eternels. Il y songeait sans cesse et son trouble croissait dans ses perpetuelles meditations, il en vint a penser que le rachat de cette malheureuse ame interessait la misericorde divine et qu'en depit de la parole obscure de l'Evangile et de la tradition de l'Eglise, l'homme de Kerioth devait etre sauve. Ses doutes lui etaient insupportables; il voulut en etre eclairci. Une nuit, comme il ne pouvait dormir, il se leva et entra par la sacristie dans l'eglise deserte ou les lampes perpetuelles brulaient sous d'epaisses tenebres. La, s'etant prosterne au pied du maitre autel, il lit cette priere:

¶Mon Dieu, Dieu de clemence et d'amour, s'il est vrai que tu as recu dans ta gloire le plus malheureux de tes disciples; s'il est

vrai, comme je l'espere et le veux croire, que Judas Iscarioth est assis a ta droite, ordonne qu'il descende vers moi et qu'il m'annonce lui-meme le chef-d'oeuvre de ta misericorde.

∩∩ Et toi qu'on maudit depuis dix-huit siecles et que je venere parce que tu sembles avoir pris l'enfer pour toi seul afin de nous laisser le ciel, bouc emissaire des traitres et des infames, a Judas, viens m'imposer les mains pour le sacerdoce de la misericorde et de l'amour!

Après avoir fait cette priere, le pretre prosterne sentit deux mains se poser sur sa tete comme celles de l'evêque le jour de l'ordination. Le lendemain, il annonçait sa vocation l'archevêque.—∩∩Je suis lui dit-il, pretre de la Misericorde, selon l'ordre de Judas, „secundnm ordinem Judas..

Et, des ce jour meme, M. Oegger alla precher par le monde l'evangile de la pitie infinie, au nom de Judas rachete. Son apostolat s'enfonca dans la misere et dans la folie. M. Oegger devint swedenborgien et mourut a Munich. C'est le dernier et le plus doux des cainites.

M. Aristide, qui est grand chasseur a tir et a courre, a sauvé une nitee de chardonnerets frais eclos dans un rosier, sous sa fenetre. Un chat grimpa dans le rosier. Il est bon, dans l'action, de croire aux causes finales et de penser que les chats sont faits pour detruire les souris ou pour recevoir du plomb dans les cotes. M. Aristide prit son revolver et tira sur le chat. On est content d'abord de voir les chardonnerets sauvés et leur ennemi puni. Mais il en est de ce coup de revolver comme de toutes les actions humaines: on n'en voit plus la justice quand on y regarde de trop pres. Car, si l'on y reflechit, ce chat, qui était un chasseur, comme M. Aristide, pouvait bien, comme lui, croire aux causes finales, et, dans ce cas, il ne doutait point que les chardonnerets ne fussent pondus pour lui. C'est une illusion bien naturelle. Le coup de revolver lui apprit un peu tard qu'il se trompait sur la cause finale des petits oiseaux qui piaillent dans les rosiers. Quel etre ne se croit pas la fin de l'univers et n'agit pas comme s'il l'était? C'est la condition meme de la vie. Chacun de nous pense que le monde aboutit a lui. Quand je parle de nous, je n'oublie pas les betes. Il n'est pas un animal qui ne se sente la fin supreme o tendait la nature. Nos voisins, comme le revolver de M. Aristide, ne manquent point de nous detromper un jour ou l'autre, nos voisins, ou seulement un chien, un cheval, un microbe, un grain de sable.

Tout ce qui ne vaut que par la nouveauté du tour et par un certain goût d'art vieillit vite. La mode artiste passe comme toutes les autres modes. Il en est des phrases affrêtées et qui veulent être neuves comme des robes qui sortent de chez les grands couturiers: elles ne durent qu'une saison. A Rome, au déclin de l'art, les statues des impératrices étaient coiffées la dernière mode. Ces coiffures devenaient bientôt ridicules; il fallait les changer, et l'on mettait aux statues des perruques de marbre. Il conviendrait qu'un style peigne comme ces statues fut recoiffé tous les ans. Et il se trouve qu'en ces temps-ci, où nous vivons très vite, les écoles littéraires ne subsistent que peu d'années, et parfois que peu de mois. Je sais des jeunes gens dont le style date déjà de deux ou trois générations, et semble archaïque. C'est sans doute l'effet de ce progrès merveilleux de l'industrie et des machines qui emporte les sociétés étonnées. Au temps de MM. de Goncourt et des chemins de fer, on pouvait vivre encore assez longtemps sur une écriture artiste. Mais depuis le téléphone, la littérature, qui dépend des mœurs, renouvelle ses formules avec une rapidité décourageante. Nous dirons donc avec M. Ludovic Halevy que la forme simple est la seule faite pour traverser paisiblement, non pas les siècles ce qui est trop dire, mais les années.

La seule difficulté est de définir la forme simple, et il faut, convenir que cette difficulté est grande.

La nature, telle du moins que nous pouvons la connaître et dans les milieux appropriés à la vie, ne nous présente rien de simple, et l'art ne peut prétendre à plus de simplicité que la nature. Pourtant nous nous entendons assez bien, quand nous disons que tel style est simple et que tel autre ne l'est pas.

Je dirai donc, que, s'il n'y a pas proprement de style simple, il y a des styles qui paraissent simples, et que c'est précisément ceux-là que semblent attacher la jeunesse et la durée. Il ne reste plus qu'à rechercher d'où leur vient cette apparence heureuse. Et l'on pensera sans doute qu'ils la doivent, non pas à ce qu'ils sont moins riches que les autres en éléments divers, mais bien à ce qu'ils forment un ensemble où toutes les parties sont si bien fondues qu'on ne les distingue plus. Un bon style, enfin, est comme ce rayon de lumière qui entre par ma fenêtre au moment où j'écris et qui doit sa clarté pure à l'union intime des sept couleurs dont il est composé. Le style simple est semblable à la clarté blanche. Il est complexe mais il n'y paraît pas. Ce n'est là qu'une image, et l'on sait le peu que valent les images quand ce n'est pas un poète qui les assemble. Mais j'ai voulu donner à entendre que, dans le langage, la simplicité belle et

desirable n'est qu'une apparence et qu'elle resulte uniquement du bon ordre et de l'economie souveraine des parties du discours.

Ne pouvant concevoir la beaute independante du temps et de l'espace, je ne commence a me plaire aux oeuvres de l'esprit qu'au moment ou j'en decouvre les attaches avec la vie, et c'est le point de jointure qui m'attire. Les grossieres poteries d'Hissarlik m'ont fait mieux aimer l'\_Iliade\_ et je goute mieux la \_Divine Comedie\_ pour ce que je sais de la vie florentine au xiiiie siecle. C'est l'homme, et l'homme seulement, que je cherche dans l'artiste. Le poeme le plus beau est-il autre chose qu'une relique? Goethe a dit une parole profonde: «Les seules oeuvres durables sont des oeuvres de circonstance.» Mais il n'y a, a tout prendre, que des oeuvres de circonstance, car toutes dependent du lieu et du moment ou elles furent creees. On ne peut les comprendre ni les aimer d'un amour intelligent, si l'on ne connait le lieu, le temps et les circonstances de leur origine. C'est le fait d'une imbecillite orgueilleuse de croire qu'on a produit une oeuvre qui se suffit a elle-meme. La plus haute n'a de prix que pour ses rapports avec la vie. Mieux je saisis ces rapports, plus je m'interesse a l'oeuvre.

On peut, on doit tout dire, quand on sait tout dire. Il y aurait tant d'interet a entendre une confession absolument sincere! Et depuis qu'il y a des hommes rien de pareil n'a encore et entendu. Aucun n'a tout dit, pas meme cet ardent Augustin, plus occupe de confondre les manicheens que de mettre son ame a nu, non pas meme ce pauvre grand Rousseau que sa folie portait a se calomnier lui-meme.

Les influences secretes du jour et de l'air, ces mille souffrances emanant de toute la nature, sont la rancon des etres sensuels, enclins a chercher leur joie dans les formes et dans les couleurs.

L'intolerance est de tous les temps. Il n'est point de religion qui n'ait eu ses fanatiques. Nous sommes tous enclins l'adoration. Tout nous semble excellent dans ce que nous aimons,

et cela nous fache quand on nous montre le defaut de nos idoles. Les hommes ont grand'peine a mettre un peu de critique dans les sources de leurs croyances et dans l'origine de leur foi. Aussi bien, si l'on regardait trop aux principes, on ne croirait jamais.

Beaucoup de gens, aujourd'hui, sont persuades que nous sommes parvenus a l'arriere-fin des civilisations et qu'apres nous le monde perira. Ils sont millenaires comme les saints des premiers ages chretiens; mais ce sont des millenaires raisonnables, au gout du jour. C'est, peut-etre, une sorte de consolation de se dire que l'univers ne nous survivra pas.

Pour ma part, je ne decouvre dans l'humanite aucun signe de declin. J'ai beau entendre parler de la decadence. Je n'y crois pas. Je ne crois pas meme que nous soyons parvenus au plus haut point de civilisation. Je crois que l'evolution de l'humanit est extremement lente et que les differences qui se produisent d'un siecle a l'autre dans les moeurs sont, a les bien mesurer, plus petites qu'on ne s' imagine. Mais elles nous frappent. Et les innombrables ressemblances que nous avons avec nos peres, nous ne les remarquons pas. Le train du monde est lent. L'homme a le genie de l'imitation. Il n'invente guere. Il y a, en psychologie comme en physique, une loi de la pesanteur qui nous attache au vieux sol. Theophile Gautier, qui etait a sa facon un philosophe, avec quelque chose de turc dans sa sagesse, remarquait, non sans melancolie, que les hommes n'etaient pas meme parvenus a inventer un huitieme peche capital. Ce matin, en passant dans la rue, j'ai vu des macons qui batissaient une maison et qui soulevaient des pierres comme les esclaves de Thebes et de Ninive. J'ai vu des maries qui sortaient de l'eglise pour aller au cabaret, suivis de leur cortege, et qui accomplissaient sans melancolie les rites tant de fois seculaires. J'ai rencontre un poete lyrique qui m'a recite ses vers, qu'il croit immortels; et, pendant ce temps, des cavaliers passaient sur la chaussee, portant un casque, le casque des legionnaires et des hoplites, le casque en bronze clair des guerriers homeriques, d'ou pendait encore, pour terrifier l'ennemi, la criniere mouvante qui effraya l'enfant Astyanax dans les bras de sa nourrice a la belle ceinture. Ces cavaliers etaient des gardes republicains. A cette vue et songeant que les boulangers de Paris cuisent le pain dans des fours, comme aux temps d'Abraham et de Goudea, j'ai murmure la parole du Livre: «Rien de nouveau sous le soleil». Et je ne m'etonnai plus de subir des lois civiles qui etaient deja vieilles quand Cesar Justinien en forma un corps venerable.

Une chose surtout donne de l'attrait  
à la pensée des hommes: c'est l'inquietude. Un esprit qui n'est  
point anxieux m'irrite ou m'ennuie.

Nous appelons dangereux ceux qui ont l'esprit fait autrement que  
le notre et immoraux ceux qui n'ont point notre morale. Nous  
appelons sceptiques ceux qui n'ont point nos propres illusions,  
sans même nous inquiéter s'ils en ont d'autres.

Auguste Comte est aujourd'hui mis à son rang, à côté de Descartes  
et de Leibnitz. La partie de sa philosophie qui traite des  
rapports des sciences entre elles et de leur subordination, celle  
encore où il dégage de l'amas des faits historiques une  
constitution positive de la sociologie font désormais partie des  
plus précieuses richesses de la pensée humaine. Au contraire, le  
plan tracé par ce grand homme, à la fin de sa vie, en vue d'une  
organisation nouvelle de la société, n'a trouvé aucune faveur en  
dehors de l'Église positiviste: c'est la partie religieuse de  
l'œuvre. Auguste Comte a conçu sous l'influence d'un amour  
mystique et chaste. Celle qui l'inspira, Clotilde de Vaux,  
mourut un an après sa première rencontre avec le philosophe, qui  
voua à la mémoire de cette jeune femme un culte continué par les  
disciples fidèles. La religion d'Auguste Comte fut inspirée par  
l'amour. Pourtant elle est triste et tyrannique. Tous les actes  
de la vie et de la pensée y sont étroitement réglés. Elle donne  
à l'existence une figure géométrique. Toute curiosité de  
l'esprit y est sévèrement réprimée. Elle ne souffre que les  
connaissances utiles et subordonne entièrement l'intelligence au  
sentiment. Chose digne de remarque! Par cela même que cette  
doctrine est fondée sur la science, elle suppose la science  
définitivement constituée et, loin d'encourager les recherches  
ultérieures, elle les déconseille et blâme même celles qui n'ont  
pas pour objet le bien des hommes. Cela seul m'empêcherait  
d'aller frapper, en habit blanc de néophyte, aux portes du temple  
de la rue Monsieur-le-Prince. Bannir le caprice et la curiosité,  
que cela est cruel! Ce dont je me plains, ce n'est pas que les  
positivistes veuillent nous interdire toute recherche sur  
l'essence, l'origine et la fin des choses. Je suis bien résigné  
à ne connaître jamais la cause des causes et la fin des fins. Il  
y a beau temps que je lis les traités de métaphysique comme des  
romans plus amusants que les autres, non plus véritables. Mais

ce qui rend le positivisme amer et desolant, c'est la severit avec laquelle il interdit les sciences inutiles, qui sont les plus aimables. Vivre sans elles serait-ce encore vivre? Il ne nous laisse pas jouer en liberte avec les phenomenes et nous enivrer des vaines apparences. Il condamne la folie delicieuse d'explorer les profondeurs du ciel. Auguste Comte, qui professa vingt ans l'astronomie, voulait borner l'etude de cette science aux planetes visibles de notre systeme, les seuls corps, disait-il, qui pussent avoir une influence appreciable sur le Grand-Fetiche. C'est la terre qu'il appelait ainsi. Mais le Grand-Fetiche ne serait plus habitable a certains esprits si la vie y etait reglee heure par heure et si l'on n'y pouvait faire des choses inutiles, comme, par exemple, rever aux etoiles doubles.

Il faut que j'agisse puisque je vis, dit l'homunculus sorti de l'alambic du docteur Wagner. Et, dans le fait, vivre c'est agir. Malheureusement, l'esprit speculatif rend l'homme impropre l'action. L'empire n'est pas a ceux qui veulent tout comprendre. C'est une infirmité que de voir au dela du but prochain. Il n'y a pas que les chevaux et les mulets a qui il faille des oeilleres pour marcher sans ecart. Les philosophes s'arretent en route et changent la course en promenade. L'histoire du petit Chaperon-Rouge est une grande leçon aux hommes d'Etat qui portent le petit pot de beurre et ne doivent pas savoir s'il est des noisettes dans les sentiers du bois.

Plus je songe a la vie humaine, plus je crois qu'il faut lui donner pour temoins et pour juges l'Ironie et la Pitie, comme les Egyptiens appelaient sur leurs morts la deesse Isis et la deesse Nephtys. L'Ironie et la Pitie sont deux bonnes conseilleres; l'une, en souriant, nous rend la vie aimable; l'autre, qui pleure, nous la rend sacree. L'Ironie que j'invoque n'est point cruelle. Elle ne raille ni l'amour, ni la beaute. Elle est douce et bienveillante. Son rire calme la colere, et c'est elle qui nous enseigne a nous moquer des mechants et des sors, que nous pouvions, sans elle, avoir la faiblesse de hair.

Cet homme aura toujours la foule pour lui. Il est sur de lui comme de l'univers. C'est ce qui plait a la foule; elle demande des affirmations et non des preuves. Les preuves la troublent et



l'embarrassent. Elle est simple et ne comprend que la simplicité. Il ne faut lui dire ni comment ni de quelle manière, mais seulement oui ou non.

Les morts se pretent aux reconciliations avec une extrême facilité. C'est un bon instinct que de confondre dans la gloire et dans l'amour les ouvriers qui, bien qu'ennemis, travaillèrent en commun à quelque grande œuvre morale ou sociale. La légende opère ces réunions posthumes qui contentent tout un peuple. Elle a des ressources merveilleuses pour mettre Pierre et Paul et tout le monde d'accord.

Mais la légende de la Révolution a bien de la peine à se faire.

Le goût des livres est vraiment un goût louable. On a railé les bibliophiles, et peut-être, après tout, pretent-ils à la raillerie; c'est le cas de tous les amoureux. Mais il faudrait plutôt les envier puisqu'ils ont orné leur vie d'une longue et paisible volupté. On croit les confondre en disant qu'ils ne lisent point leurs livres. Mais l'un d'eux a répondu sans embarras: «Et vous, mangez-vous dans votre vieille faïence? Que peut-on faire de plus honnête que de mettre des livres dans une armoire? Cela rappelle beaucoup, à la vérité, la tache que se donnent les enfants, quand ils font des tas de sable au bord de la mer. Ils travaillent en vain, et tout ce qu'ils élèvent sera bien tôt renversé. Sans doute, il en est ainsi des collections de livres et de tableaux. Mais il n'en faut accuser que les vicissitudes de l'existence et la brièveté de la vie. La mer emporte les tas de sable, le commissaire-priseur disperse les collections. Et pourtant on n'a rien de mieux à faire que des tas de sable à dix ans et des collections à soixante. Rien ne restera de tout ce que nous élevons, et l'amour des bibelots n'est pas plus vain que tous les autres amours.

Pour peu qu'on ait pratiqué les savants, on s'aperçoit qu'ils sont les moins curieux des hommes. Étant, il y a quelques années, dans une grande ville d'Europe que je ne nommerai pas, je visitai les galeries d'histoire naturelle en compagnie d'un des conservateurs qui me décrivait les zoolithes avec une extrême complaisance. Il m'instruisit beaucoup jusqu'aux terrains pliocènes. Mais, lorsque nous nous trouvâmes devant les premiers

vestiges de l'homme, il detourna la tete et repondit a mes questions que ce n'etait point sa vitrine. Je sentis mon indiscretion. Il ne faut jamais demander a un savant les secrets de l'univers qui ne sont point dans sa vitrine. Cela ne l'interesse point.

Le temps, dans sa fuite, blesse ou tue nos sentiments les plus ardents et les plus tendres. Il affaiblit l'admiration en lui otant ses aliments naturels: la surprise et l'etonnement; il aneantit l'amour et ses belles folies, il ebranle la foi et l'esperance, il defleurit, il effeuille toutes les innocences. Du moins, qu'il nous laisse la pitie, afin que nous ne soyons pas enfermes dans la vieillesse comme dans un sepulcre.

C'est par la pitie qu'on demeure vraiment homme. Ne nous changeons pas en pierre comme les grandes impies des vieux mythes. Ayons pitie des faibles parce qu'ils souffrent la persecution et des heureux de ce monde parce qu'il est ecrit: *Malheur a vous qui riez!* Prenons la bonne part, qui est de souffrir avec ceux qui souffrent, et disons des levres et du coeur, au malheureux, comme le chretien a Marie: *Fac me tecum plangere.*

Ne craignons pas trop de preter aux artistes d'autrefois un ideal qu'ils n'eurent jamais. On n'admire point sans quelque illusion, et comprendre un chef-d'oeuvre c'est, en somme, le creer en soi-meme a nouveau. Les memes oeuvres se refletent diversement dans les ames qui les contemplent. Chaque generation d'hommes cherche une emotion nouvelle devant les ouvrages des vieux maitres. Le spectateur le mieux doue est celui qui trouve, au prix de quelque heureux contresens, l'emotion la plus pure et la plus forte. Aussi l'humanite ne s'attache-t-elle guere avec passion qu'aux oeuvres d'art ou de poesie dont quelques parties sont obscures et susceptibles d'interpretations diverses.

On annonce, on attend, on voit deja de grands changements dans la societe. C'est l'eternelle erreur de l'esprit prophetique. L'instabilite, sans doute, est la condition premiere de la vie; tout ce qui vit se modifie sans cesse, mais insensiblement et presque a notre insu.

Tout progres, le meilleur comme le pire, est lent et regulier. Il n'y aura pas de grands changements, il n'y en eut jamais, j'entends de prompts ou de soudains. Toutes les transformations economiques s'operent avec la lenteur clemente des forces naturelles. Bonnes ou mauvaises a notre sens, les choses sont toujours ce qu'il fallait qu'elles fussent.

Notre etat social est reflet des etats qui l'ont precede, comme il est la cause des etats qui le suivront. Il tient des premiers, comme les suivants tiendront de lui. Et cet enchainement fixe pour longtemps la persistance d'un meme type; cet ordre assure la tranquillite de la vie. Il est vrai qu'il ne contente ni les esprits curieux de nouveautes, ni les coeurs alteres de charite. Mais c'est l'ordre universel. Il faut s'y soumettre. Ayons le zele du coeur et les illusions necessaires; travaillons a ce que nous croyons utile et bon, mais non point dans l'espoir d'un succes subit et merveilleux, non point au milieu des imaginations d'une apocalypse sociale: toutes les apocalypses eblouissent et decoivent. N'attendons point de miracle. Resignons-nous a preparer, pour notre imperceptible part, l'avenir meilleur ou pire que nous ne verrons pus.

Il faut, dans la vie, faire la part du hasard. Le hasard, en definitive, c'est Dieu.

Les philosophies sont interessantes seulement comme des monuments psychiques propres a eclairer le savant sur les divers etats qu'a traverses l'esprit humain. Precieuses pour la connaissance de l'homme, elles ne sauraient nous instruire en rien de ce qui n'est pas l'homme.

Les systemes sont comme ces minces fils de platine qu'on met dans les lunettes astronomiques pour en diviser le champ en parties egales. Ces fils sont utiles a l'observation exacte des astres, mais ils sont de l'homme et non du ciel. Il est bon qu'il y ait des fils de platine dans les lunettes. Mais il ne faut pas oublier que c'est l'opticien qui les a mis.

A dix-sept ans, je vis, un jour, Alfred de Vigny dans un cabinet de lecture de la rue de l'Arcade. Je n'oublierai jamais qu'il portait une epaisse cravate de satin noir attachee au cou par un

camee et sur laquelle se rabattait un col aux bords arrondis. Il tenait a la main une mince canne de jonc a pomme d'or. J'etais bien jeune, et pourtant il ne me parut pas vieux. Son visage etait paisible et doux. Ses cheveux decolorés, mais soyeux encore et legers, tombaient en boucles sur ses joues rondes. Il se tenait tres droit, marchait a petits pas et parlait a voix basse. Apres son depart, je feuilletai avec une emotion respectueuse le livre qu'il avait rapporte. C'etait un tome de la collection Petitot, les *Memoires de La Noue*, je crois. J'y trouvai un signet oublie, une etroite bande de papier sur laquelle, de sa grande ecriture allongee et pointue, qui rappelait celle de madame de Sevigne, le poete avait trace au crayon un seul mot, un nom: *Bellerophon*. Heros fabuleux ou navire historique, que signifiait ce nom? Vigny songeait-il, en l'ecrivant, a Napoleon trouvant les bornes des grandeurs de chair, ou bien se disait-il: «Le cavalier melancolique porte par Pegase n'a point, quoi qu'en aient dit les Grecs, tue le monstre terrible et charmant que, la sueur au front, la gorge brulante et les pieds en sang, nous poursuivons eperdument, la Chimere?

La tristesse philosophique s'est plus d'une fois exprimee avec une morne magnificence. Comme les croyants parvenus a un haut degre de beaute morale goutent les joies du renoncement, le savant, persuade que tout autour de nous n'est qu'apparence et duperie, s'enivre de cette melancolie philosophique et s'oublie dans les delices d'un calme desespoir. Douleur profonde et belle, que ceux qui l'ont goutee n'echangeraient pas contre les gaietes frivoles et les vaines esperances du vulgaire. Et les contradicteurs qui, malgre la beaute esthetique de ces pensees, les trouveraient funestes a l'homme et aux nations, suspendront peut-etre l'anatheme quand on leur montrera la doctrine de l'illusion universelle et de l'ecoulement des choses unissant l'age d'or de la philosophie grecque avec Xenophane et se perpetuant a travers l'humanite polie, dans les intelligences les plus hautes, les plus sereines, les plus douces, un Democrite, un Epicure, un Gassendi.

Je sais une petite fille de neuf ans plus sage que les sages.  
Elle me disait tout a l'heure:

«On voit dans les livres ce qu'on ne peut pas voir en realite, parce que c'est trop loin ou parce que c'est passe. Mais ce qu'on voit dans les livres, on le voit mal, et tristement. Et les petits enfants ne doivent pas lire des livres. Il y a tant

de choses bonnes a voir, et qu'ils n'ont pas vues: les lacs, les montagnes, les rivieres, les villes et les campagnes, la mer et les bateaux, le ciel et les etoiles!

Je suis bien de son avis. Nous avons une heure a vivre, pourquoi nous charger de tant de choses? Pourquoi tant apprendre, puisque nous savons que nous ne saurons jamais rien? Nous vivons trop dans les livres et pas assez dans la nature, et nous ressemblons a ce niais de Pline le Jeune qui etudiait un orateur grec pendant que sous ses yeux le Vesuve engloutissait cinq villes sous la cendre.

Y a-t-il une histoire impartiale? Et qu'est-ce que l'histoire? La representation ecrite des evenements passes. Mais qu'est-ce qu'un evenement? Est-ce un fait quelconque? Non pas! c'est un fait notable. Or, comment l'historien juge-t-il qu'un fait est notable ou non? Il en juge arbitrairement, selon son gout et son caractere, a son idee, en artiste enfin. Car les faits ne se divisent pas, de leur propre nature, en faits historiques et en faits non historiques. Un fait est quelque chose d'infiniment complexe. L'historien presentera-t-il les faits dans leur complexite? Cela est impossible. Il les representera denues de presque toutes les particularites qui les constituent, par consequent tronques, mutiles, differents de ce qu'ils furent. Quant aux rapports des faits entre eux, n'en parlons pas. Si un fait dit historique est amene, ce qui est possible, ce qui est probable, par un ou plusieurs faits non historiques, et par cela meme inconnus, comment l'historien pourra-t-il marquer la relation de ces faits et leur enchainement? Et je suppose dans tout ce que je dis la que l'historien a sous les yeux des temoignages certains, tandis qu'en realite on le trompe et qu'il n'accorde sa confiance a tel ou tel temoin que par des raisons de sentiment. L'histoire n'est pas une science, c'est un art. On n'y reussit que par l'imagination.

;;C'est beau, un beau crime!;; s'ecria un jour J.-J. Weiss dans un grand journal. Le mot fit scandale parmi les lecteurs ordinaires. Je sais un digne homme de magistrat, un bon vieillard, qui rendit le lendemain la feuille au porteur. C'etait un abonne de plus de trente annees, et il etait dans l'age ou l'on n'aime pas a changer ses habitudes. Mais il n'hesita pas a faire ce sacrifice a la morale professionnelle. C'est, je crois, l'affaire Fualdes qui avait inspire a J.-J. Weiss une si genereuse admiration. Je ne veux scandaliser

personne. Je ne saurais. Il y faut une grace audacieuse que je n'ai point. Pourtant je confesse que le maitre avait raison et que c'est beau, un beau crime.

Les causes celebres ont sur chacun de nous un attrait irresistible. Ce n'est pas trop de dire que le sang repandu est pour moitie dans la poesie de l'humanite. Macbeth et Chopart dit l'Amable sont les rois de la scene. Le gout des legendes scelerates est inne dans l'homme. Interrogez les petits enfants: ils vous diront tous que si Barbe-Bleue n'avait pas tue ses femmes, son histoire en serait moins jolie. En face d'une tenebreuse affaire d'assassinat, l'esprit ressent une curiosit etonnee.

Il s'etonne, parce que le crime est de soi-meme etrange, mysterieux et monstrueux; il s'interesse, parce qu'il retrouve dans tous les crimes ce vieux fonds de faim et d'amour sur lequel, bons ou mauvais, nous vivons tous. Le criminel semble venu de tres loin. Il nous rapporte une image epouvantable de l'humanite des bois et des cavernes. Le genie des races primitives revit en lui. Il garde des instincts qu'on croyait perdus; il a des ruses que notre sagesse ignore. Il est pouss par des appetits qui sommeillent en nous autres. Il est encore une bete et deja un homme. De la l'admiration indignee qu'il nous inspire. Le spectacle du crime est a la fois dramatique et philosophique. Il est pittoresque aussi, il seduit par des groupements bizarres, des ombres farouches entrevues sur les murs, quand tout dort, des haillons tragiques, des expressions de visage dont le secret irrite. Rustique et rampant sur la terre nourriciere qu'il abreuve depuis tant de siecles, le crime s'associe aux noires magies de la nuit, au silence amical de la lune, aux terreurs eparses dans la nature, aux melancolies des champs et des rivieres. Faubourien et cache dans la foule, il prend les nerfs par une odeur de bouge et d'alcool, un gout de pourriture et des accents inouis d'infamie. Dans le monde, je veux dire dans la societe bourgeoise, ou il est rare, il s'habille comme nous, il parle comme nous, et c'est peut-etre sous cette figure equivoque et vulgaire qu'il occupe le plus fortement les imaginations. Le crime en habit noir est celui que le peuple prefere.

Le charme qui touche le plus les ames est le charme du mystere. Il n'y a pas de beaute sans voiles, et ce que nous preferons, c'est encore l'inconnu. L'existence serait intolerable si l'on ne revait jamais. Ce que la vie a de meilleur, c'est l'idee qu'elle nous donne de je ne sais quoi qui n'est point en elle. Le reel nous sert a fabriquer tant bien que mal un peu d'ideal.

C'est peut-etre sa plus grande utilite.

;;Cela est un signe du temps, dit-on a chaque instant. Mais il est tres difficile de decouvrir les vrais signes du temps. Il y faut une connaissance du present ainsi que du passe et une philosophie generale que nous n'avons ni les uns ni les autres. Il m'est arrive plusieurs fois de saisir certains petits faits qui se passaient sous mes yeux et de leur trouver une physionomie originale dans laquelle je me plaisais a discerner l'esprit de cette epoque. ;;Ceci, me disais-je, devait se produire aujourd'hui et ne pouvait etre autrefois. C'est un signe du temps. Or, j'ai retrouve neuf fois sur dix le meme fait avec des circonstances analogues dans du vieux memoires ou dans de vieilles histoires. Il y a en nous un fonds d'humanite qui change moins qu'on ne croit. Nous differons tres peu, en somme, de nos grands-peres. Pour que nos gouts et nos sentiments se transforment, il est necessaire que les organes qui les produisent se transforment eux-memes. C'est l'ouvrage des siecles. Il faut des centaines et des milliers d'annees pour alterer sensiblement quelques-uns de nos caracteres.

Nous n'enfermons plus notre croyance dans les vieux dogmes. Pour nous, le Verbe ne s'est pas revele seulement sur la sainte montagne dont parle l'Ecriture. Le ciel des theologiens nous apparait desormais peuple de vains fantomes. Nous savons que la vie est breve, et, pour la prolonger, nous y mettons le souvenir des temps qui ne sont plus. Nous n'esperons plus en l'immortalite de la personne humaine; pour nous consoler de cette croyance morte, nous n'avons que le reve d'une autre immortalite, insaisissable celle-la, eparse, qu'on ne peut gouter que par avance, et qui, d'ailleurs, n'est promise qu'a bien peu d'entre nous, l'immortalite des ames dans la memoire des hommes.

Nous n'avons rien a faire en ce monde qu'a nous resigner. Mais les nobles creatures savent donner a la resignation le beau nom de contentement. Les grandes ames se resignent avec une sainte joie. Dans l'amertume du doute, au milieu du mal universel, sous le ciel vide, elles savent garder intactes les antiques vertus des fideles. Elles croient, elles veulent croire. La charite du genre humain les echauffe. C'est peu encore. Elles conservent pieusement cette vertu que la theologie chretienne mettait dans

sa sagesse au-dessus de toutes les autres, parce qu'elle les suppose ou les remplace: l'esperance. Esperons, non point en l'humanite qui, malgre d'augustes efforts, n'a pas detruit le mal en ce monde, esperons dans ces etres inconcevables qui sortiront un jour de l'homme, comme l'homme est sorti de la brute. Saluons ces genies futurs. Esperons en cette universelle angoisse dont le transformisme est la loi materielle. Cette angoisse feconde, nous la sentons croitre en nous; elle nous fait marcher vers un but inevitable et divin.

Les vieillards tiennent beaucoup trop a leurs idees. C'est pourquoi les naturels des iles Fidji tuent leurs parents quand ils sont vieux. Ils facilitent ainsi l'evolution, tandis que nous en retardons la marche en faisant des academies.

L'ennui des poetes est un ennui dore, ne les plaignez pas trop; ceux qui chantent savent charmer leur desespoir; il n'est telle magie que la magie des mots. Les poetes se consolent, comme les enfants, avec des images.

En amour, il faut aux hommes des formes et des couleurs; ils veulent des images. Les femmes ne veulent que des sensations. Elles aiment mieux que nous, elles sont aveugles. Et si vous pensez a la lampe de Psyche, a la goutte d'huile, je vous dirai que Psyche n'est pas la femme, Psyche est l'ame. Ce n'est pas la meme chose. C'est meme le contraire. Psyche etait curieuse de voir, et les femmes ne sont curieuses que de sentir. Psych cherchait l'inconnu. Quand les femmes cherchent, ce n'est pas l'inconnu qu'elles cherchent. Elles veulent retrouver, voil tout, retrouver leur reve ou leur souvenir, la sensation pure. Si elles avaient des yeux, comment parviendrait-on a s'expliquer leurs amours?

..A Edouard Rod..

#### SUR LES COUVENTS DE FEMMES

Il est penible de voir une jeune fille mourir volontairement au



monde. Le couvent effraye tout ce qui n'y entre pas. Au milieu du XIVe siècle de l'ère chrétienne, une jeune Romaine nommée Blesilla fit dans un monastère de tels jeunes qu'elle en mourut. Le peuple furieux, suivit le cercueil en criant: «Chassons, chassons de la ville cette détestable race des moines! Pourquoi ne les lapide-t-on pas? Pourquoi ne les jette-t-on pas dans la rivière?» Et lorsque, quatorze cents ans plus tard, Chateaubriand exalta, par la bouche du père Aubry, les filles qui ont sanctifié leur beauté aux chefs-d'œuvre de la pénitence et mutilé cette chair révoltée dont les plaisirs ne sont que des douleurs, l'abbé Morellet, qui était un vieux philosophe, entendit avec impatience ces louanges de la vie cénobitique et s'écria: «Si ce n'est pas la du fanatisme, je demande à l'auteur de me donner sa définition!» Que nous enseignent ces interminables querelles, sinon que la vie religieuse fait peur la nature et que cependant elle a des raisons d'être et de durer? Le peuple et les philosophes n'entrent pas toujours dans ces raisons. Elles sont profondes et touchent aux plus grands mystères de la nature humaine. Le cloître a été pris d'assaut et renversé. Ses ruines désertes se sont repeuplées. Certaines âmes y vont par une pente naturelle; ce sont des âmes claustrales. Parce qu'elles sont inhumaines et pacifiques, elles quittent le monde et descendent avec joie dans le silence et la paix. Plusieurs sont nées lasses; elles n'ont point de curiosité. Elles se traînent inertes et sans désir. Ne sachant ni vivre ni mourir, elles embrassent la vie religieuse comme une moindre vie et comme une moindre mort. D'autres sont amenées au cloître par des raisons détournées. Elles ne prévoyaient pas le but. Innocentes blessées, une déception précoce, un deuil secret du cœur, leur a fermé l'univers. Leur vie ne portera point de fruits; le froid en a séché la fleur. Elles ont eu trop tôt le sentiment du mal universel. Elles se cachent pour pleurer. Elles veulent qu'on les oublie. Elles veulent oublier... Ou plutôt, elles aiment leur douleur et elles la mettent à l'abri des hommes et des choses. Il en est d'autres enfin qu'attire au couvent le zèle du sacrifice et qui veulent se donner tout entières, dans un abandon plus grand encore que celui de l'amour. Celles-là, plus rares, sont les vraies épouses de Jésus-Christ. L'Église leur prodigue les doux noms de lis et de rose, de colombe et d'agneau: elle leur promet, par la bouche de la Reine des Vierges, la couronne d'étoiles et le trône de candeur. Mais prenons garde de rencherir sur les théologiens. Aux époques de foi, on ne s'échauffait guère sur les vertus mystiques des religieuses. Je ne parle pas du peuple, à qui les nonnes ont toujours été suspectes et qui a fait sur elles des contes joyeux. Je parle du clergé séculier, dont les jugements étaient fort mélangés. N'oublions pas que la poésie des cloîtres date de Chateaubriand et de Montalembert.

Il faut aussi considérer que les communautés diffèrent tout

fait selon les temps et les pays et qu'on ne peut les reunir toutes dans un meme jugement. Le couvent fut longtemps en Occident la ferme, l'ecole, l'hopital et la bibliotheque. Il y eut des couvents pour conserver la science, d'autres pour conserver l'ignorance. Il y en eut pour le travail comme pour l'oisivete.

J'ai visite, il y a quelques annees, la montagne sur laquelle sainte Odile, fille d'un duc d'Alsace, eleva au milieu du XIIe siecle un monastere dont la memoire est restee dans l'ame du peuple alsacien. Cette fille forte chercha et trouva les moyens d'adoucir autour d'elle le grand mal de vivre dont souffraient alors les pauvres gens. Aidee par d'habiles collaboratrices et servie par des serfs nombreux, elle defricha, cultiva les terres, eleva des bestiaux, mit les recoltes a l'abri des pillards. Elle fut prevoyante pour les imprevoyants. Elle enseigna la sobriet aux buveurs de cervoise, la douceur aux violents, une bonne economie a tous. Est-il possible de decouvrir une ressemblance entra ces vierges robustes et pures des temps barbares, ces royales metayeres, et les abbesses qui, sous Louis XV, mettaient des mouches pour aller a l'office et parfumaient de poudre a la marechale les levres des abbes qui leur baisaient les doigts?

Et meme alors, meme en ces jours de scandale, quand la noblesse jetait dans les abbayes des cadettes revoltees, il y avait de bonnes ames sous les grilles des maisons conventuelles. J'ai surpris les secrets de l'une d'elles. Qu'elle me pardonne! C'est l'an passe, chez Legoubin, libraire sur le quai Malaquais. Je trouvai un vieux manuel de confession a l'usage des religieuses. Une inscription mise sur le titre, a main reposee, m'apprit qu'en 1779 ce livre appartenait a soeur Anne, religieuse soumise a la regle des Feuillantines. Il etait redige en francais et avait ceci de remarquable que chaque peche etait imprime sur une petite fiche collee au feuillet par le bord seulement. Pendant l'examen de conscience, dans la chapelle, la penitente n'avait besoin ni de plume ni de crayon pour noter ses fautes graves ou legeres. Il lui suffisait de corner la petite bande portant mention d'un peche qu'elle avait commis. Et dans le confessionnal, aidee de son livre, qu'elle suivait de corne en corne, soeur Anne ne risquait pas d'oublier quelque manquement aux commandements de Dieu ou a ceux de l'Eglise.

Or, dans le moment que je trouvai ce petit livre chez mon ami Legoubin, je vis que plusieurs coupes y etaient marquees d'un pli unique. C'etaient les coupes extraordinaires de soeur Anne. D'autres avaient ete cornees bien des fois et les angles du papier etaient tout uses. C'etaient la les peches mignons de soeur Anne.

Comment en douter? Le livre n'avait pas servi depuis la

dispersion des religieuses en 1790. Il était encore plein des pieuses images et des prières historiques que la bonne fille avait glissées entre les pages.

Je connus de la sorte l'âme de sœur Anne. Je n'y trouvai que des péchés innocents s'il en fut, et j'ai grand espoir que sœur Anne est assise aujourd'hui à la droite du Père. Jamais cœur plus pur n'a battu sous la robe blanche des Feuillantines. Je me figure cette sainte fille d'aspect candide, un peu grasse, se promenant à pas lents entre les carrés de choux du jardin conventuel, et marquant sans trouble, de son doigt blanc, sur le livre, ses péchés aussi réguliers que sa vie: paroles vaines, distractions dans les assemblées, distractions aux offices, desobéissances légères et sensualité dans les repas. Ce dernier trait me touche jusqu'aux larmes. Sœur Anne mangeait avec sensualité des racines cuites à l'eau. Elle n'était point triste. Elle ne doutait point. Elle ne tenta jamais Dieu. Ces péchés-là n'ont point de corne dans le petit livre. Religieuse, elle avait le cœur monastique. Sa destinée était conforme à sa nature. Voilà le secret de la sagesse de sœur Anne.

Je ne sais, mais je crois bien qu'il y a beaucoup de sœurs Anne aujourd'hui dans les couvents de femmes. J'aurais plusieurs reproches à faire aux moines; j'aime mieux dire tout de suite que je ne les aime pas beaucoup. Quant aux religieuses, je crois qu'elles ont pour la plupart, comme sœur Anne, un cœur monastique, dans lequel abondent les grâces de leur état.

Et pourquoi sans cela seraient-elles entrées au couvent? Aujourd'hui, elles n'y sont plus jetées par l'orgueil et l'avarice de leur famille. Elles prennent le voile parce qu'il leur convient de le prendre. Elles le quitteraient s'il leur plaisait de le quitter, et vous voyez qu'elles le gardent. Les dragons philosophes, qu'on voit forçant les clôtures dans les vaudevilles de la Révolution, avaient vite fait d'invoquer la nature et de marier les nonnes. La nature est plus vaste que ne croient les dragons philosophes; elle réunit le sensualisme et l'ascétisme dans son sein immense; et quant aux couvents, il faut bien que le monstre soit aimable, puisqu'il est aimé et qu'il ne devore plus que des victimes volontaires. Le couvent a ses charmes. La chapelle, avec ses vases dorés et ses roses en papier, une sainte Vierge peinte de couleurs naturelles et éclairée par une lumière pâle et mystérieuse comme le clair de lune, les chants et l'encens et la voix du prêtre, voilà les premières séductions du cloître; elles l'emportent quelquefois sur celles du monde.

C'est que ces choses ont une âme et qu'elles contiennent toute la somme de poésie accessible à certaines natures. Sedentaire et faite pour une vie discrète, humble, cachée, la femme se trouve

tout d'abord a son aise au couvent. L'atmosphere en est tiede, un peu lourde; elle procure aux bonnes filles les delices d'une lente asphyxie. On y goute un demi-sommeil. On y perd la pensee. C'est un grand debarras. En echange, on y gagne la certitude. N'est-ce pas, au point de vue pratique, une excellente affaire? Je compte pour peu les titres d'epouse mystique de Jesus, de vase d'election et de colombe immaculee. On n'a guere d'exaltation dans les communautes. Les vertus y vont leur petit train. Tout, jusqu'au sentiment du divin, y garde un prudent terre-a-terre. Pas d'envolee. Le spiritualisme, dans sa sagesse, s'y materialise autant qu'il peut, et il le peut beaucoup plus qu'on ne pense communement. La grande affaire de la vie y est si bien divisee en une suite de petites affaires que l'exactitude supplée a tout. Rien ne rompt jamais la trame egale de l'existence. Le devoir y est tres simple. La regle le trace. Il y a la de quoi satisfaire les ames timides, douces et obeissantes. Une telle vie tue l'imagination et non pas la gaiete. Il est rare de rencontrer l'expression d'une tristesse profonde sur le visage d'une religieuse. A l'heure qu'il est, on chercherait vainement dans les couvents de France une Virginie de Leyva ou une Giulia Carraciolo, victimes revoltees, respirant avec ivresse a travers les grilles du cloitre les parfums de la nature et du monde. On n'y trouverait pas non plus, je crois, une sainte Therese ou une sainte Catherine de Sienna. L'age heroique des couvents est jamais passe. L'ardeur mystique s'eteint. Les causes qui jetaient tant d'hommes et de femmes dans les monasteres n'existent plus. Aux temps de violence, quand l'homme, mal assure de gouter les fruits de son travail, se reveillait sans cesse aux cris de mort, aux lueurs de l'incendie, quand la vie etait un cauchemar, les plus douces ames s'en allaient rever du ciel dans des maisons qui s'elevaient comme de grands navires au-dessus des flots de la haine et du mal. Ces temps ne sont plus. Le monde est devenu a peu pres supportable. On y reste plus volontiers. Mais ceux qui le trouvent encore trop rude et trop peu sur sont libres, apres tout, de s'en retirer. L'Assemblee constituante avait eu tort de le contester, et nous avons eu raison de l'admettre en principe.

J'ai l'honneur de connaitre la superieure d'une communaute dont la maison-mere est a Paris. C'est une femme de bien et qui m'inspire un sincere respect. Elle me contait, il y a peu de temps, les derniers moments d'une de ses religieuses, que j'avais connue dans le monde riieuse et jolie, et qui etait allee s'eteindre de phthisie au couvent.

;;Elle a fait une sainte mort, me dit la superieure. Elle se levait de son lit tous les jours de sa longue maladie, et deux soeurs converses la portaient a la chapelle. Elle y priait encore le matin de sa delivrance. Un cierge allume devant

l'image de saint Joseph s'égouttait sur le parquet. Elle donna l'ordre a une des soeurs converses de redresser ce cierge. Puis elle se renversa en arriere, poussa un grand soupir et entra en agonie. On l'administra. Elle ne put temoigner que par le mouvement de ses yeux de la piete avec laquelle elle recevait les sacrements des morts.

Ce petit recit me fut fait avec une admirable simplicité. La mort est l'acte le plus important de la vie religieuse. Mais l'existence cenobitique y prepare si bien qu'il ne reste pas plus a faire en ce moment-la qu'en tout autre. On redresse un cierge qui s'égouttait et l'on meurt. Il n'en fallait pas plus pour completer une saintete minutieuse.

DE L'ENTRETIEN QUE J'EUS CETTE NUIT  
AVEC UN FANTOME  
SUR LES ORIGINES DE L'ALPHABET

Dans le silence de la nuit, j'écrivais, j'écrivais depuis longtemps. Renvoyant sur ma table la lumiere de la lampe, l'abat-jour laissait dans l'ombre les livres qui montent en etages sur les quatre faces du cabinet de travail. Le feu mourant semait dans les cendres ses derniers rubis. Les acres vapeurs du tabac epaississaient l'air; devant moi, dans une coupe, sur un monceau de cendres, une derniere cigarette elevait tout droit sa mince fumee bleue. Et les tenebres de cette chambre etaient mysterieuses, parce qu'on y sentait confusement l'ame de tous les livres endormis. Ma plume sommeillait entre mes doigts et je songeais a des choses tres anciennes, quand de la fumee de ma cigarette, comme des vapeurs d'une herbe magique, sortit un personnage etrange: ses cheveux boucles, ses yeux longs et luisants, son nez busque, ses levres epaisses, sa barbe noire, frisee a la mode assyrienne, son teint de bronze clair, l'expression de ruse et de sensualite cruelle empreinte sur son visage, les formes trapues de son corps et ses riches vetements revelaient un de ces Asiatiques appeles barbares par les Hellenes. Il etait coiffe d'un bonnet bleu fait comme une tete de poisson et seme d'etoiles. Il portait une robe pourpre, brodee de figures d'animaux, et tenait d'une main un aviron, de l'autre des tablettes. Je ne me troublai point a sa vue. Que des fantomes apparaissent dans une bibliotheque, rien de plus naturel. Ou se montreraient les ombres des morts, sinon au milieu des signes qui gardent leur souvenir? J'invitai l'etranger a s'asseoir. Il n'en fit rien.

—Laissez, me dit-il, et faites comme si je n'etais pas la, je vous prie. Je suis venu regarder ce que vous ecriviez sur ce

mauvais papier. J'y prends plaisir; non que je me soucie en aucune facon des idees que vous pouvez exprimer. Mais les caracteres que vous tracez m'interessent infiniment. En depit des alterations qu'elles ont subies en vingt-huit siecles d'usage, les lettres qui sortent de votre plume ne me sont point etrangeres. Je reconnais ce B qui, de mon temps, s'appelait *\_beth\_*, c'est-a-dire maison. Voici l'L, que nous nommions *\_lamed\_*, parce qu'il etait en forme d'aiguillon. Ce G vient de notre *\_gimel\_*, au cou de chameau, et cet A, sort de notre *\_aleph\_*, en tete de boeuf. Quant au D que je vois la, il representerait aussi fidelement que le *\_daleth\_*, qui lui a donn naissance, l'entree triangulaire de la tente plantee dans le sable du desert, si par un trait cursif vous n'aviez arrondi les contours de ce signe d'une vie antique et nomade. Vous avez altere le *\_daleth\_* ainsi que toutes les lettres de mon alphabet. Mais je ne vous le reproche pas. C'etait pour aller plus vite. Le temps est precieux. Le temps, c'est de la poudre d'or, des dents d'elephant et des plumes d'autruche. La vie est courte. Il faut, sans perdre un moment, negocier et naviguer, afin de gagner des richesses, pour vieillir heureux et respecte.

—Monsieur, lui dis-je, a votre aspect comme a vos discours, je vous reconnais pour un vieux Phenicien.

Il me repondit simplement:

—Je suis Cadmus, l'ombre de Cadmus.

—En ce cas, repliquai-je, vous n'existez pas proprement. Tous etes mythique et allegorique. Car il est impossible de donner creance a tout ce que les Grecs ont dit de vous. Ils content que vous avez tue, au bord de la fontaine d'Ares, un dragon dont la gueule vomissait des flammes, et qu'ayant arrache les dents du monstre vous les avez semees dans la terre ou elles se changerent en hommes. Ce sont des contes, et vous-meme, monsieur, vous etes fabuleux.

—Que je le sois devenu dans la suite des ages, il se peut, et que ces grands enfants que vous nommez les Grecs aient mele des fables a ma memoire, je le crois, mais je n'en ai nul souci. Je ne me suis jamais inquiete de ce qu'on penserait de moi apres ma mort; mes craintes et mes esperances n'allaient point au dela de cette vie dont on jouit sur la terre, et qui est la seule que je connaisse encore aujourd'hui. Car je n'appelle pas vivre flotter comme une vaine ombre dans la poussiere des bibliotheques et apparaitre vaguement a M. Ernest Renan ou a M. Philippe Berger. Et cet etat de fantome me semble d'autant plus triste que j'ai mene, de mon vivant, l'existence la plus active et la mieux remplie. Je ne m'amusais point a semer dans les champs beotiens des dents de serpent, a moins que ces dents ne fussent les haines

et l'envie que faisaient naitre dans l'ame des patres du Cytheron ma richesse et ma puissance. J'ai navigue toute ma vie. Dans mon vaisseau noir, qui portait a sa proue un nain rouge et monstrueux, gardien de mes tresors, observant les sept Cabires qui voguent par le ciel en leur barque etincelante, guidant ma route sur cette etoile immobile que les Grecs nommaient, a cause de moi, la Phenicienne, j'ai sillonne toutes les mers et abord tous les rivages; je suis alle chercher l'or de la Colchide, l'acier des Chalybes, les perles d'Ophir, l'argent de Tartesse; j'ai pris en Betique le fer, le plomb, le cinabre, le miel, la cire et la poix, et, franchissant les bornes du monde, j'ai couru sous les brumes de l'Ocean jusqu'a l'ile sombre des Bretons, dont je suis revenu vieux, les cheveux blancs, riche de l'etain que les Egyptiens, les Hellenes et les Italiotes m'acheterent au poids de l'or. La Mediterranee etait alors mon lac. J'ai fond sur ses cotes encore sauvages des centaines de comptoirs, et cette fameuse Thebes n'est qu'une citadelle ou je gardais de l'or. J'ai trouve en Grece des sauvages armes de bois de cerf et de pierres eclatees. Je leur ai donne le bronze, et c'est par moi qu'ils ont connu tous les arts.

On sentait dans son regard et dans ses paroles une dureté blessante, je lui repondis sans amitié:

—Oh! vous etiez un negociant actif et intelligent. Mais vous n'aviez point de scrupules, et vous vous conduisiez, l'occasion, en vrai pirate. Quand vous abordiez sur une cote de la Grece ou des iles, vous aviez soin d'etaler sur le rivage des parures et de riches etoffes, et si les filles de la cote, conduites par un invincible attrait, venaient seules, a l'insu de leurs parents, contempler les choses desirees, vos marins enlevaient ces vierges qui criaient et pleuraient en vain, et ils les jetaient, liees et fremissantes, dans le fond de vos vaisseaux, a la garde du nain rouge. N'avez-vous point ainsi, vous et les votres, vole la jeune Io, fille du roi Inachos, pour la vendre en Egypte?

—C'est bien probable. Ce roi Inachos etait le chef d'une petite tribu sauvage. Sa fille etait blanche, avec des traits fins et purs. Les relations entre les sauvages et les hommes civilises ont ete les memes de tout temps.

—Il est vrai; mais vos Pheniciens ont commis des vols inouis dans le monde. Ils n'ont pas craint de derobier des sarcophages et de depouiller les hypogees egyptiens pour enrichir leurs necropoles de Gebal.

—De bonne foi, monsieur, sont-ce la des reproches a faire a un homme tres ancien, a celui que Sophocle appelait deja l'antique Cadmus? Il y a cinq minutes a peine que nous causons ensemble

dans votre cabinet et vous oubliez tout a fait que je suis votre aine de vingt-huit siecles. Reconnaissez en moi, cher monsieur, un vieux Chananeen qu'il ne faut pas chicaner sur quelques caisses de momies et quelques filles de sauvages volees en Egypte ou en Grece. Admirez plutot la force de mon intelligence et la beaute de mon industrie. Je vous ai parle de mes navires. Je pourrais vous montrer mes caravanes allant chercher dans le Yemen l'encens et la myrrhe, dans le Harran les pierreries et les epices, en Ethiopie l'ivoire et l'ebene. Mais mon activite ne s'exerçait pas seulement dans l'echange et le negoce. J'etais un manufacturier habile, alors que le monde autour de moi sommeillait dans la barbarie. Metallurgiste, teinturier, verrier, joaillier, j'exerçais mon genie dans ces arts du feu, si merveilleux qu'ils semblent magiques. Regardez les coupes que j'ai ciselees et admirez le gout delicat du vieux bijoutier de Chanaan! Et je n'etais pas moins admirable dans les travaux agricoles. De cette etroite bande de terre resserree entre le Liban et la mer, j'ai fait un jardin delicieux. On y retrouve encore les citernes que j'ai creusees. Un de vos maitres a dit: ;;Seul l'homme de Chanaan pouvait batir des pressoirs pour l'eternite.¿¿ Connaissez mieux le vieux Cadmus. J'ai fait passer tous les peuples mediterraneens de l'age de pierre a l'age de bronze. J'ai appris a vos Grecs les principes de tous les arts. En echange du ble, du vin et des peaux de bete qu'ils m'apportaient, je leur ai donne des coupes ou se baisaient des colombes et des figurines de terre, qu'ils ont copiees depuis, en les arrangeant a leur gout. Enfin, je leur ai donne un alphabet sans lequel ils n'auraient pu ni fixer ni meme preciser leurs pensees que vous admirez. Voila ce qu'a fait le vieux Cadmus. Il l'a fait non par la charite du genre humain ni par desir d'une vaine gloire, mais pour l'amour du lucre et en vue d'un profit tangible et certain. Il l'a fait pour s'enrichir et avec l'envie de boire pendant sa vieillesse du vin dans des coupes d'or, sur une table d'argent, au milieu de femmes blanches dansant des danses voluptueuses et jouant de la harpe. Car le vieux Cadmus ne croit ni a la bonte ni a la vertu. Il sait que les hommes sont mauvais et que, plus puissants que les hommes, les dieux sont pires. Il les craint; il s'efforce de les apaiser par des sacrifices sanglants. Il ne les aime point. Il n'aime que lui-meme. Je me peins tel que je suis. Mais considerez que, si je n'avais pas recherche les violents plaisirs des sens, je n'aurais pas travaille pour m'enrichir, je n'aurais pas invente les arts dont vous jouissez encore aujourd'hui. Et puisqu'enfin, cher monsieur, n'ayant pas assez d'esprit pour devenir marchand, vous etes scribe et faites des ecritures a la maniere des Grecs, vous devriez m'honorer a l'egal d'un dieu, moi, a qui vous devez l'alphabet. J'en suis l'inventeur. Vous pensez bien que je ne l'ai cree que pour la commodite de mon commerce et sans prevoir le moins du monde l'usage qu'en feraient plus tard les peuples litteraires. Il me fallait un systeme de notation simple et



rapide. Je l'eusse volontiers pris a mes voisins, ayant l'habitude de tirer d'eux tout ce qui pouvait me convenir. Je ne me pique pas d'originalite, ma langue est celle des semites; ma sculpture est tantot egyptienne et tantot babylonienne. Si j'avais eu une bonne ecriture sous la main, je ne me serais pas mis en frais d'invention sur cette matiere. Mais ni les hieroglyphes des peuples que vous nommez aujourd'hui, sans les connaitre, Hittites ou Heleens, ni l'ecriture sacree des Egyptiens ne repondaient a mes besoins. C'etaient la des ecritures compliquees et lentes, mieux faites pour s'etendre sur les murailles des temples et des tombeaux que pour se presser sur les tablettes d'un negociant. Meme abregee et cursive, l'ecriture des scribes egyptiens gardait encore, de son type premier, la lourdeur, l'embarras et l'indecision. Le systeme tout entier etait mauvais. L'hieroglyphe simplifie restait encore l'hieroglyphe, c'est-a-dire quelque chose de terriblement confus. Vous savez comment les Egyptiens melaient dans leurs hieroglyphes, tant parfaits qu'abreges, les signes representant des idees aux signes representant des sons. Par un coup de genie, je pris vingt-deux de ces signes innombrables et j'en fis les vingt-deux lettres de mon alphabet. Des lettres, c'est-a-dire des signes correspondant chacun a un son unique, et fournissant par leur association prompte et facile le moyen de peindre fidelement tous les sons! N'etait-ce point ingenieux?

—Oui, sans doute, c'etait ingenieux, et plus encore que vous ne croyez. Et nous vous devons un present inestimable. Car sans l'alphabet point de notation exacte du discours, point de style, partant point de pensee un peu delicate, point d'abstractions, point de philosophie subtile. Il serait aussi absurde d'imaginer Pascal ecrivant les *Provinciales* en caracteres cuneiformes que de croire que le Zeus d'Olympie a ete sculpte par un phoque. Invente pour tenir des livres de commerce, l'alphabet phenicien est devenu dans le monde entier l'instrument necessaire et parfait de la pensee, et l'histoire de ses transformations est intimement liee a celle du developpement de l'esprit humain. Votre invention est infiniment belle et precieuse, encore qu'imparfaite. Car vous n'avez pas songe aux voyelles, et ce sont les Grecs ingenieux qui les ont trouvees. Leur part en ce monde etait de porter toutes choses a la perfection.

—Les voyelles, je vais vous dire j'ai toujours eu la mauvaise habitude de les brouiller et de les confondre. Vous vous en etes peut-etre apercu ce soir: le vieux Cadmus parle un peu de la gorge.

—Je le lui pardonne, je lui pardonnerais presque le rapt de la vierge Io, puisque enfin son pere Inachos n'etait qu'un chef de sauvages portant pour sceptre un bois de cerf, sculpte a la pointe du silex. Je lui pardonnerais meme d'avoir fait connaitre

aux Beotiens pauvres et vertueux les danses frenetiques des Bacchantes, je lui pardonnerais tout, pour avoir donne a la Grece et au monde le plus precieux des talismans, les vingt-deux lettres de l'alphabet phenicien. De ces vingt-deux lettres sont sortis tous les alphabets de l'univers. Il n'est point de pensee sur cette terre qu'ils ne fixent et ne gardent. De votre alphabet, divin Cadmus, sont sorties les ecritures grecques et italiotes, qui ont donne naissance a toutes les ecritures europeennes. De votre alphabet encore sont issues toutes les ecritures semitiques, depuis l'araméen et l'hebreu jusqu'au syriaque et a l'arabe. Et ce meme alphabet phenicien est le pere des alphabets hymiarite et ethiopien et de tous les alphabets du centre de l'Asie, zend et pehlvi, et meme de l'alphabet indien, qui a donne naissance au devanagari et a tous les alphabets de l'Asie meridionale. Quelle fortune! Quel succes universel! Il n'y a pas, a l'heure qu'il est, sur toute la surface de la terre une seule ecriture qui ne derive de l'ecriture cadmeenne. Quiconque en ce monde ecrit un mot est tributaire des vieux marchands chananeens. A cette pensee, je suis tente de vous rendre les plus grands honneurs, seigneur Cadmus, et je ne suis comment reconnaitre la faveur que vous m'avez faite en passant une petite heure de nuit dans mon cabinet, vous, Baal Cadmus, inventeur de l'alphabet.

–Cher monsieur, moderez votre enthousiasme. Je suis assez content de ma petite invention. Mais ma visite n'a rien qui puisse vous flatter particulierement. Je m'ennuie a mort depuis que, devenu une ombre vaine, je ne vends plus ni etain, ni poudre d'or, ni dents d'elephant et que, sur cette terre ou M. Stanley suit de loin mon exemple, je suis reduit a converser, de temps autre, avec quelques savants ou curieux qui veulent bien s'interesser a moi. Je crois entendre le chant du coq, adieu et tachez de vous enrichir: les seuls bien de ce monde sont la richesse et la puissance.

Il dit et disparut. Mon feu s'etait eteint, la fraicheur de la nuit commençait a me saisir et j'avais tres mal a la tete.

Je ne partage pas du tout les mauvais sentiments des vaudevillistes a l'endroit des doctoresses. Si une femme a la vocation de la science, de quel droit lui reprocherons-nous d'avoir suivi sa voie? Comment blamer cette noble et douce et sage Sophie Germain qui, aux soins du menage et de la famille, prefera les meditations silencieuses de l'algebre et de la metaphysique? La science ne peut-elle avoir, comme la religion, ses vierges et ses diaconesses? S'il est peu raisonnable de vouloir instruire toutes les femmes, l'est-il davantage de

vouloir interdire a toutes les hautes speculations de la pensee?  
Et, a un point de vue tout pratique, la science n'est-elle pas,  
dans certains cas, pour une femme, une ressource precieuse?  
Parce qu'il y a aujourd'hui plus d'institutrices qu'il n'en faut,  
devons-nous blamer les jeunes filles qui se vouent  
l'enseignement, malgre l'ineptie cruelle des programmes et la  
justice inique des concours? Puisqu'on a toujours reconnu aux  
femmes une exquise habilete a soigner les malades, puisqu'elles  
furent de tout temps des consolatrices et des guerisseuses,  
puisqu'elles fournissent a la societe des infirmieres et des  
sages-femmes, comment ne pas louer celles qui, non contentes de  
l'apprentissage necessaire, poussent jusqu'au doctorat leurs  
etudes medicales et s'accroissent ainsi en dignite et en  
autorite?

Il ne faut point se laisser emporter par la haine des precieuses  
et des pedantes. Il est de fait que rien n'est odieux comme une  
pedante. Pour ce qui est des precieuses, il faudrait distinguer.  
Le bel air ne messied pas toujours, et un certain gout de bien  
dire ne gate pas une femme. Si madame de Lafayette est une  
precieuse (de son temps, elle passait pour telle), je ne hairai  
point les precieuses. Toute affectation est detestable, celle du  
torchon comme celle de la plume, et il y aurait peu d'agrement  
vivre dans la societe que revait Proudhon, ou toutes les femmes  
seraient cuisinieres et ravaudeuses. Je veux bien qu'il soit  
moins naturel et, partant, moins gracieux aux femmes de composer  
un livre que de jouer la comedie, mais une femme qui sait ecrire  
aurait tort de ne point le faire, si cela n'embarrasse pas sa  
vie. Sans compter que l'encrier pourra lui devenir un ami quand  
il lui faudra franchir le pas douloureux pour entrer dans l'age  
des souvenirs. Il est certain que, si les femmes n'ecrivent pas  
mieux que les hommes, elles ecrivent autrement et laissent  
trainer sur le papier un peu de leur grace divine. Pour ma part,  
je suis tres reconnaissant a madame de Caylus et a madame de  
Staal-Delaunay d'avoir laisse des pattes de mouche immortelles.

Ce serait la moins philosophique des idees que de se figurer la  
science entrant dans le systeme moral d'une femme ou d'une fille  
comme un corps etranger, comme un element perturbateur d'une  
puissance incalculable. Mais, s'il etait naturel et legitime de  
vouloir instruire les jeunes filles, il est certain qu'on s'y est  
tres mal pris. On commence heureusement a le reconnaitre. La  
science est le lien de l'homme avec la nature. Elles ont besoin  
comme nous d'une part de connaissance. A la facon dont on a  
voulu les instruire, bien loin de multiplier leurs rapports avec  
l'Univers, on les a separees et comme retranchees de la nature.  
On leur a enseigne des mots et non des choses, et on leur a mis  
dans la tete de longues nomenclatures d'histoire, de geographie  
et de zoologie qui n'ont par elles-memes aucune signification.  
Ces innocentes creatures ont porte leur faix et plus que leur

faux de ces programmes iniques que l'orgueil démocratique et le patriotisme bourgeois élevèrent comme les Babels de la cuistrerie.

On était parti de l'idée absurde qu'un peuple est savant quand tout le monde y sait les mêmes choses, comme si la diversité des fonctions n'entraînait pas la diversité des connaissances, et comme s'il était profitable qu'un marchand sût ce que sait un médecin! Cette idée se trouva féconde en erreurs; notamment, elle en enfanta une autre encore plus méchante qu'elle. On s'imagina que les éléments des sciences spéciales sont utiles aux personnes destinées à n'en poursuivre ni les applications ni la théorie. On s'imagina que la terminologie avait en anatomie, par exemple, ou en chimie, une valeur propre, et qu'on était intéressé à la connaître, indépendamment de l'usage qu'en font les chirurgiens et les chimistes. Cette superstition est aussi folle que celle des vieux Scandinaves qui écrivaient en caractères runiques et s'imaginaient qu'il y a des mots assez puissants, si on les prononçait jamais, pour éteindre le soleil et réduire la terre en poudre.

On sourit de pitié en songeant à ces pédagogues qui enseignent aux enfants les mots d'une langue que ceux-ci n'entendront ni ne parleront jamais. Ils disent, ces barbaques, qu'ils enseignent ainsi les éléments des sciences et donnent aux filles des clartés de tout. Mais qui ne voit qu'ils leur donnent seulement des ténèbres de tout et que, pour mettre des idées dans ces jeunes têtes, molles et légères, il faudrait user d'une toute autre méthode? Montrez en peu de mots les grands objets d'une science, marquez-en les résultats par quelques exemples frappants. Soyez des généralisateurs, soyez des philosophes et cachez si bien votre philosophie qu'on vous croie aussi simples que les esprits auxquels vous parlez. Exposez sans jargon, dans la langue vulgaire et commune à tous, un petit nombre de faits qui frappent l'imagination et contentent l'intelligence. Que votre parole soit naïve, grande et généreuse. Ne vous flattez pas d'enseigner un grand nombre de choses. Excitez seulement la curiosité. Contentez-vous d'ouvrir les esprits, ne les surchargez point. Mettez-y l'étincelle. D'eux-mêmes, ils s'embrasent par l'endroit où ils sont inflammables.

Et si l'étincelle s'éteint, si certaines intelligences restent obscures, du moins vous ne les aurez point brûlées. Il y aura toujours des ignorants parmi nous. Il faut respecter toutes les natures et laisser à la simplicité celles qui y sont vouées. Cela est particulièrement nécessaire pour les filles qui, la plupart, font leur temps sur la terre dans des emplois où on leur demande toute autre chose que des idées générales et des connaissances techniques. Je voudrais que l'enseignement qu'on donne aux filles fût surtout une discrète et douce sollicitation.

## SUR LE MIRACLE

Il ne faut pas dire: Le miracle n'est pas, parce qu'il n'a pas été démontré. Les orthodoxes pourraient toujours en appeler une instruction plus complète. La vérité c'est que le miracle ne saurait être constaté ni aujourd'hui ni demain, parce que constater le miracle, ce sera toujours apporter une conclusion prématurée. Un instinct profond nous dit que tout ce que la nature renferme dans son sein est conforme à ses lois ou connues ou mystérieuses. Mais, quand bien même il ferait taire son pressentiment, l'homme ne pourra jamais dire: «Tel fait est au-delà des frontières de la nature!». Nos explorations ne pousseront jamais jusque-là. Et, s'il est de l'essence du miracle d'échapper à la connaissance, tout dogme qui l'atteste invoque un témoin insaisissable, qui se dérobera jusqu'à la fin des siècles. Le miracle est une conception enfantine qui ne peut subsister dès que l'esprit commence à se faire une représentation systématique de la nature. La sagesse grecque n'en supportait point l'idée. Hippocrate disait, en parlant de l'épilepsie: «Ce mal est nommé divin; mais toutes les maladies sont divines et viennent également des dieux!». Il parlait en philosophe naturaliste. La raison humaine est moins ferme aujourd'hui. Ce qui me fâche surtout, c'est qu'on dise: «Nous ne croyons pas aux miracles, parce que aucun n'est prouvé».

Étant à Lourdes, au mois d'août, je visitai la grotte où d'innombrables béquilles étaient suspendues, en signe de guérison. Mon compagnon me montra du doigt ces trophées d'infirmier et murmura à mon oreille:

—Une seule jambe de bois en dirait bien davantage.

C'est une parole de bon sens; mais philosophiquement la jambe de bois n'aurait pas plus de valeur qu'une béquille. Si un observateur d'un esprit vraiment scientifique était appelé à constater que la jambe coupée d'un homme s'est reconstituée subitement dans une piscine ou ailleurs, il ne dirait point: «Voilà un miracle!». Il dirait: «Une observation jusqu'à présent unique tend à faire croire qu'en des circonstances encore indéterminées les tissus d'une jambe humaine ont la propriété de se reconstituer comme les pinces des homards, les pattes des écrevisses et la queue des lézards, mais beaucoup plus rapidement. C'est là un fait de nature en contradiction apparente avec plusieurs autres faits de nature. Cette contradiction résulte de notre ignorance, et nous voyons clairement que la physiologie des animaux est à refaire, ou, pour

mieux dire, qu'elle n'a jamais été faite. Il n'y a guère plus de deux cents ans que nous avons une idée de la circulation du sang. Il y a un siècle à peine que nous savons ce que c'est que de respirer.

Il y aurait, j'en conviens, quelque fermeté à parler de la sorte. Mais le savant ne doit s'étonner de rien. Disons que, d'ailleurs, aucun d'eux n'a jamais été mis à pareille épreuve et que rien ne fait craindre un prodige de ce genre. Les guérisons miraculeuses que les médecins ont pu constater s'accordent toutes très bien avec la physiologie. Jusqu'ici les sépultures des saints, les fontaines et les grottes sacrées n'ont jamais agi que sur des malades atteints d'affections ou curables ou susceptibles de remission instantanée. Mais vit-on un mort ressusciter, le miracle ne serait prouvé que si nous savions ce que c'est que la vie et que la mort, et nous ne le saurons jamais.

On nous définit le miracle: une dérogation aux lois de la nature. Nous ne les connaissons pas; comment saurions-nous qu'un fait y déroge?

—Mais nous connaissons quelques-unes de ces lois?

—Oui, nous avons surpris quelque rapport des choses. Mais, ne saisissant pas toutes les lois naturelles, nous n'en saisissons aucune, puisqu'elles s'enchaînent.

—Encore pourrions-nous constater le miracle dans ces séries de rapports que nous avons surpris.

—Nous ne le pourrions pas avec une certitude philosophique. D'ailleurs, c'est précisément les séries qui nous apparaissent comme les plus fixes et les mieux déterminées que le miracle interrompt le moins. Le miracle n'entreprend rien, par exemple, contre la mécanique céleste. Il ne s'exerce point sur le cours des astres et jamais il n'avance ni ne retarde une éclipse calculée. Il se joue volontiers, au contraire, dans les ténèbres de la pathologie interne et se plaît surtout aux maladies nerveuses. Mais ne mêlons point une question de fait à la question de principe. En principe, le savant est inhabile à constater un fait surnaturel. Cette constatation suppose une connaissance totale et absolue de la nature qu'il n'a point et n'aura jamais, et que personne n'eut au monde. C'est parce que je n'en croirais pas nos plus habiles oculistes sur la guérison miraculeuse d'un aveugle, qu'à plus forte raison je n'en crois pas non plus saint Mathieu et saint Marc qui n'étaient pas oculistes. Le miracle est par définition méconnaissable et inconnaissable.

Les savants ne peuvent en aucun cas attester qu'un fait est en

contradiction avec l'ordre universel, c'est-a-dire avec l'inconnu divin. Dieu meme ne le pourrait qu'en etablissant une pitoyable distinction entre les manifestations generales et les manifestations particulieres de son activite, en reconnaissant qu'il fait de temps en temps des retouches timides a son oeuvre, et en laissant echapper cet aveu humiliant que la lourde machine qu'il a montee a besoin a toute heure, pour marcher cahin-caha, d'un coup de main du fabricant.

La science est habile, au contraire, a ramener aux donnees de la science positive des faits qui semblaient s'en ecarter. Elle reussit parfois tres heureusement a expliquer par des causes physiques certains phenomenes qui passerent longtemps pour merveilleux. Des guerisons de la moelle furent constatees sur le tombeau du diacre Paris et dans d'autres lieux saints. Ces guerisons n'etonnent plus depuis qu'on sait que l'hysterie simula parfois les lesions de la moelle epiniere.

Qu'une etoile nouvelle ait apparu a ces personnages mysterieux que l'Evangile appelle les Mages (je suppose le fait historiquement etabli), c'etait, certes, un miracle pour les astrologues du moyen age, qui croyaient que le firmament, clou d'etoiles, n'etait sujet a aucune vicissitude. Mais, reelle ou fictive, l'etoile des Mages n'est plus miraculeuse pour nous qui savons que le ciel est incessamment agite par la naissance et par la mort des univers, et qui avons vu, en 1866, une etoile s'allumer tout a coup dans la Couronne boreale, briller pendant un mois, puis s'eteindre.

Cette etoile n'annoncait point le Messie; elle attestait seulement qu'a une distance infinie de nous une conflagration effroyable devorait un monde en quelques jours, ou plutot l'avait autrefois devore, car le rayon qui nous apportait la nouvelle de ce desastre celeste etait en chemin depuis cinq siecles, et peut-etre depuis plus longtemps.

On connait le miracle de Bolsene, immortalise par une des *Stanze* de Raphael. Un pretre incredule celebrait la messe; l'hostie, quand il la brisa pour la communion, parut couverte de sang. Les Academies, il y a seulement dix ans, eussent ete fort embarrassees d'expliquer un fait si etrange. On n'est meme pas tente de le nier depuis la decouverte d'un champignon microscopique dont les colonies, etablies dans la farine ou dans la pate, ont l'aspect du sang coagule. Le savant qui l'a trouve, pensant avec raison que c'etaient la les taches rouges de l'hostie de Bolsene, appela le champignon *micrococcus prodigosus*.

Il y aura toujours un champignon, une etoile ou une maladie que la science humaine ne connaitra pas, et c'est pour cela qu'elle

devra toujours, au nom de l'éternelle ignorance, nier tout miracle et dire des plus grandes merveilles, comme de l'hostie de Bolsene, comme de l'étoile des Mages, comme du paralytique guéri: Ou cela n'est pas, ou cela est, et, si cela est, cela est dans la nature et par conséquent naturel.

## CHATEAUX DE CARTES

Ce qui rend défiant en matière d'esthétique, c'est que tout se démontre par le raisonnement. Zénon d'Élée a démontré que la flèche qui vole est immobile. On pourrait aussi démontrer le contraire, bien qu'à vrai dire ce soit plus malaisé. Car le raisonnement s'étonne devant l'évidence, et l'on peut dire que tout se démontre, hors ce que nous sentons véritable. Une argumentation suivie sur un sujet complexe ne prouvera jamais que l'habileté de l'esprit qui l'a conduite. Il faut bien que les hommes aient quelque soupçon de cette grande vérité, puisqu'ils ne se gouvernent jamais par le raisonnement. L'instinct et le sentiment les menent. Ils obéissent à leurs passions, à l'amour, à la haine et surtout à la peur salutaire. Ils préfèrent les religions aux philosophies et ne raisonnent que pour se justifier de leurs mauvais penchants et de leurs méchantes actions, ce qui est risible, mais pardonnable. Les opérations les plus instinctives sont généralement celles où ils réussissent le mieux, et la nature a fondé sur celles-là seules la conservation de la vie et la perpétuité de l'espèce. Les systèmes philosophiques ont réussi en raison du génie de leurs auteurs, sans qu'on ait jamais pu reconnaître en l'un d'eux des caractères de vérité qui le fissent prévaloir. En morale, toutes les opinions ont été soutenues, et si plusieurs semblent s'accorder, c'est que les moralistes eurent souci, pour la plupart, de ne pas se brouiller avec le sentiment vulgaire et l'instinct commun. La raison pure, s'ils n'avaient écouté qu'elle, les eût conduits par divers chemins aux conclusions les plus monstrueuses, comme il se voit en certaines sectes religieuses et en certaines hérésies dont les auteurs, exaltés par la solitude, ont méprisé le consentement irréfléchi des hommes. Il semble qu'elle raisonnât très bien, cette docte cainite qui, jugeant la création mauvaise, enseignait aux fidèles à offenser les lois physiques et morales du monde, sur l'exemple des criminels et préférablement l'imitation de Cain et Judas. Elle raisonnait bien, pourtant sa morale était abominable. Cette vérité sainte et salutaire se trouve au fond de toutes les religions, qu'il est pour l'homme un guide plus sûr que le raisonnement et qu'il faut écouter le cœur.

En esthétique, c'est-à-dire dans les nuages, on peut argumenter



plus et mieux qu'en aucun autre sujet. C'est en cet endroit qu'il faut être méfiant. C'est là qu'il faut tout craindre: l'indifférence comme la partialité, la froideur comme la passion, le savoir comme l'ignorance, l'art, l'esprit, la subtilité et l'innocence plus dangereuse que la ruse. En matière d'esthétique, tu redouteras les sophismes, surtout quand ils seront beaux, et il s'en trouva d'admirables. Tu n'en croiras pas même l'esprit mathématique, si parfait, si sublime, mais d'une telle délicatesse que cette machine ne peut travailler que dans le vide et qu'un grain de sable dans les rouages suffit les fausser. On frémit en songeant jusqu'où ce grain de sable peut entraîner une cervelle mathématique. Pensez à Pascal.

L'esthétique ne repose sur rien de solide. C'est un château en l'air. On l'appuie sur l'éthique. Mais il n'y a pas d'éthique. Il n'y a pas de sociologie. Il n'y a pas non plus de biologie. L'achèvement des sciences n'a jamais existé que dans la tête de M. Auguste Comte, dont l'œuvre est une prophétie. Quand la biologie sera constituée, c'est-à-dire dans quelques millions d'années, un pourra peut-être construire une sociologie. Ce sera l'affaire d'un grand nombre de siècles; après quoi, il sera loisible de créer sur des bases solides une science esthétique. Mais alors notre planète sera bien vieille et touchera aux termes de ses destins. Le soleil, dont les taches nous inquiètent déjà, non sans raison, ne montrera plus à la terre qu'une face d'un rouge sombre et fuligineux à demi couverte de scories opaques, et les derniers humains, retirés au fond des mines, seront moins soucieux de disserter sur l'essence du beau que de brûler dans les ténèbres leurs derniers morceaux de houille, avant de s'abîmer dans les glaces éternelles.

Pour fonder la critique, on parle de tradition et de consentement universel. Il n'y en a pas. L'opinion presque générale, il est vrai, favorise certaines œuvres. Mais c'est en vertu d'un préjugé, et nullement par choix et par l'effet d'une préférence spontanée. Les œuvres que tout le monde admire sont celles que personne n'examine. On les reçoit comme un fardeau précieux, qu'on passe à d'autres sans y regarder. Croyez-vous vraiment qu'il y ait beaucoup de liberté dans l'approbation que nous donnons aux classiques grecs, latins, et même aux classiques français? Le goût aussi qui nous porte vers tel ouvrage contemporain et nous éloigne de tel autre est-il bien libre? N'est-il pas déterminé par beaucoup de circonstances étrangères au contenu de cet ouvrage, dont la principale est l'esprit d'imitation, si puissant chez l'homme et chez l'animal? Cet esprit d'imitation nous est nécessaire pour vivre sans trop d'égarement; nous le portons dans toutes nos actions et il domine notre sens esthétique. Sans lui les opinions seraient en matière d'art beaucoup plus diverses encore qu'elles ne sont. C'est par lui qu'un ouvrage qui, pour quelque raison que ce soit, a trouvé

d'abord quelques suffrages, en recueille ensuite un plus grand nombre. Les premiers seuls étaient libres; tous les autres ne font qu'obeir. Ils n'ont ni spontanéité, ni sens, ni valeur, ni caractère aucun. Et par leur nombre ils font la gloire. Tout dépend d'un très petit commencement. Aussi voit-on que les ouvrages méprisés à leur naissance ont peu de chance de plaire un jour, et qu'au contraire les ouvrages célèbres dès le début gardent longtemps leur réputation et sont estimés encore après être devenus intelligibles. Ce qui prouve bien que l'accord est le pur effet du préjugé, c'est qu'il cesse avec lui. On en pourrait donner de nombreux exemples. Je n'en rapporterai qu'un seul. Il y a une quinzaine d'années, dans l'examen d'admission au volontariat d'un an, les examinateurs militaires donnèrent pour dictée aux candidats une page sans signature qui, citée dans divers journaux, y fut raillée avec beaucoup de verve et excita la gaieté de lecteurs très lettrés.—« Ou ces militaires, demandait-on, étaient-ils allés chercher des phrases si baroques et si ridicules? » Ils les avaient prises pourtant dans un très beau livre. C'était du Michelet, et du meilleur, du Michelet du plus beau temps. Messieurs les officiers avaient tiré le texte de leur dictée de cette éclatante description de la France par laquelle le grand écrivain termine le premier volume de son *Histoire* et qui en est un des morceaux les plus estimés. « En latitude, les zones de la France se marquent aisément par leurs produits. Au Nord, les grasses et basses plaines de Belgique et de Flandre avec leurs champs de lin et de colza, et le houblon, leur vigne amère du nord, etc., etc. » J'ai vu des connaisseurs rire de ce style, qu'ils croyaient celui de quelque vieux capitaine. Le plaisant qui riait le plus fort était un grand zélateur de Michelet. Cette page est admirable, mais, pour être admirée d'un consentement unanime, faut-il encore qu'elle soit signée. Il en va de même de toute page écrite de main d'homme. Par contre, ce qu'un grand nom recommande a chance d'être loué aveuglément. Victor Cousin découvrait dans Pascal des sublimes qu'on a reconnu être des fautes du copiste. Il s'extasiait par exemple sur certains « raccourcis d'abîme » qui proviennent d'une mauvaise lecture. On n'imagine pas M. Victor Cousin admirant des « raccourcis d'abîme » chez un de ses contemporains, Les rhapsodies d'un Vrain Lucas furent favorablement accueillies de l'Académie des sciences sous les noms de Pascal et de Descartes. Ossian semblait l'égal d'Homère quand on le croyait ancien. On le méprise depuis qu'on sait que c'est Mac-Pherson.

Lorsque les hommes ont des admirations communes et qu'ils en donnent chacun la raison, la concorde se change en discorde. Dans un même livre ils approuvent des choses contraires qui ne peuvent s'y trouver ensemble. Ce serait un ouvrage bien intéressant que l'histoire des variations de la critique sur une des œuvres dont l'humanité s'est le plus occupée, *Hamlet*, la *Divine Comédie* ou *l'Iliade*. *L'Iliade* nous charme

aujourd'hui par un caractere barbare et primitif que nous y decouvrons de bonne foi. Au xvii<sup>e</sup> siecle, on louait Homere d'avoir observe les regles de l'epopee. ¶Soyez assure, disait Boileau, que si Homere a employe le mot chien, c'est que le mot est noble en grec.∴ Ces idees nous semblent ridicules. Les notres paraîtront peut-etre aussi ridicules dans deux cents ans, car enfin on ne peut mettre au rang des verites eternelles qu'Homere est barbare et que la barbarie est admirable. Il n'est pas en matiere de litterature une seule opinion qu'on ne combatte aisement par l'opinion contraire. Qui saurait terminer les disputes des joueurs de flute? Faut-il donc ne faire ni esthetique ni critique? Je ne dis pas cela. Mais il faut savoir que c'est un art et y mettre la passion et l'agrement sans lesquels il n'y a point d'art.

..A Monsieur L. Bourdeau..

#### AUX CHAMPS-ELYSEES

Je fus tout a coup emporte dans de muettes tenebres au milieu desquelles paraisaient vaguement des formes inconnues qui me remplissaient d'horreur. Mes yeux s'accoutumant peu a peu l'obscurite, je distinguai, au bord d'un fleuve qui roulait des eaux lourdes, l'ombre effrayante d'un homme coiffe d'un bonnet asiatique et portant une rame sur l'epaule. Je reconnus l'ingenieux Ulysse. De ses joues creuses pendait une barbe decolorée. Je l'entendis soupirer d'une voix eteinte:

¶J'ai faim. Je ne vois plus clair et mon ame est comme une lourde fumee errant dans les tenebres. Qui me fera boire du sang noir, pour qu'il me souvienne encore de mes navires peints de vermillon, de ma femme irreprochable et de ma mere?

En entendant ce discours, je compris que j'etais transporte dans les Enfers. Je tachai de m'y diriger de mon mieux, d'apres les descriptions des poetes, et je m'acheminai vers une prairie o luisait une faible et douce lumiere. Apres une demi-heure de marche, je rencontrai des ombres qui, assemblees sur un champ d'asphodeles, discouaient ensemble. Il s'y trouvait des ames de tous les temps et de tous les pays, et j'y reconnus de grands philosophes meles a de pauvres sauvages. Cache dans l'ombre d'un myrte, j'ecoutai leur conversation. J'entendis d'abord Pyrrhon demander, avec un air de douceur, les mains sur sa beche comme un bon jardinier:

-Qu'est-ce que l'ame?

Les ombres qui l'entouraient repondirent presque a la fois.

Le divin Platon dit avec subtilite:

–L'ame est triple. Nous avons une ame tres grossiere dans le ventre, une ame affectueuse dans la poitrine et une ame raisonnable dans la tete. L'ame est immortelle. Les femmes n'ont que deux ames. Il leur manque la raisonnable.

Un pere du concile de Macon lui repondit:

–Platon, vous parlez comme un idolatre. Le concile de Macon, la majorite des voix, accorda, en 585, une ame immortelle a la femme. D'ailleurs, la femme est un homme, puisque Jesus-Christ, ne d'une vierge, est appele dans l'Evangile le fils de l'Homme.

Aristote haussa les epaules et repondit a son maitre Platon, avec une respectueuse fermete:

–A mon compte, o Platon, je trouve cinq ames chez l'homme et chez les animaux: 1e la nutritive; 2e la sensitive; 3e la motrice; 4e l'appetitive; 5e la raisonnable. L'ame est la forme du corps. Elle le fait perir en perissant elle-meme.

Les opinions s'opposaient les unes aux autres.

ORIGENE.

L'ame est materielle et figuree.

SAINT AUGUSTIN.

L'ame est incorporelle et immortelle.

HEGEL

L'ame est un phenomene contingent.

SCHOPENHAUER.

L'ame est une manifestation temporaire de la volonte.

UN POLYNESIEN.

L'ame est un souffle, et quand je me suis vu sur le point d'expirer, je me suis pince le nez pour retenir mon ame dans mon corps. Mais je n'ai pas serre avec assez de force. Et je suis mort.

#### UNE FLORIDIENNE

Moi je mourus en couches. On mit sur mes levres la main de mon petit enfant pour qu'il y retint le souffle de sa mere. Mais il etait trop tard, mon ame glissa entre les doigts du pauvre innocent.

#### DESCARTES.

J'ai etabli solidement que l'ame etait spirituelle. Quant savoir ce qu'elle devient, je m'en rapporte a M. Digby, qui en a traite.

#### LAMETTRIE.

Ou est ce M. Digby? Qu'on nous l'amene!

#### MINOS.

Messieurs, je le ferai rechercher soigneusement dans tous les Enfers.

#### LE GRAND ALBERT.

Il y a trente arguments contre l'immortalite de l'ame et trente-six pour, soit une majorite de six arguments en faveur de l'affirmative.

#### BAS-DE-CUIR.

L'esprit d'un chef courageux ne meurt point, ni sa hache ni sa pipe.

#### LE RABBIN MAIMONIDE.

Il est ecrit: ¶¶Le mechant sera detruit et il ne restera rien de lui.

#### SAINT AUGUSTIN.

Tu te trompes, rabbin Maimonide. Il est ecrit: ¶¶Les maudits iront au feu eternel.

#### ORIGENE.

Oui, Maimonide se trompe. Le mechant ne sera pas detruit, mais il sera diminue; il deviendra tout petit et meme imperceptible. C'est ce qu'il faut entendre des damnes. Et les ames saintes s'abiment en Dieu.

JEAN SCOTT.

La mort fait rentrer les etres en Dieu comme un son qui s'évanouit dans l'air.

BOSSUET.

Origene et Jean Scott tiennent ici des discours tous degouttants des poisons de l'erreur. Ce qui est dit aux livres saints des tourments de l'enfer doit etre entendu au sens precis et litteral. Toujours vivants et toujours mourants, immortels pour leurs peines, trop forts pour mourir, trop faibles pour supporter, les damnes gemiront eternellement sur des lits de flammes, outres de furieuses et irremediables douleurs.

SAINT-AUGUSTIN.

Oui, ces verites doivent etre prises au sens litteral. C'est la vraie chair des damnes qui souffrira dans les siecles des siecles. Les enfants morts sitot le jour ou dans le ventre de leur mere ne seront point exemptes de ces supplices. Ainsi le veut la justice divine. Si l'on a peine a croire que des corps plonges dans les flammes ne s'y consomment jamais, c'est un pur effet de l'ignorance, et parce qu'on ne sait pas qu'il y a des chairs qui sa conservent dans le feu. Telles sont celles du faisane. J'en fis l'experience a Hippone, ou mon cuisinier, ayant aprete un de ces oiseaux m'en servit une moitie. Au bout de quinze jours, je redemandai l'autre moitie, qui se trouva encore bonne a manger. Par quoi il apparut que le feu l'avait conservee comme il conservera les corps des damnes.

SUMANGALA.

Tout ce que je viens d'entendre est noir des tenebres de l'occident. La verite est que les ames passent dans divers corps avant de parvenir au bienheureux nirvana qui met fin a tous les maux de l'etre. Gautama traversa cinq cent cinquante incarnations avant de devenir Bouddha; il fut roi, esclave, singe, elephant, corbeau, grenouille, platane, etc.

L'ECCLESIASTE.

Les hommes meurent comme les betes, et leur sort est egal. Comme l'homme meurt, les betes meurent aussi. Les uns et les autres respirent de meme, et l'homme n'a rien de plus que la bete.

TACITE.

Ce discours est concevable dans la bouche d'un juif, faconne a la servitude. Pour moi, je parlerai en romain: L'ame des grands

citoyens n'est point perissable. Voila ce qu'il est permis de croire. Mais on offense la majeste des dieux en supposant qu'ils accordent l'immortalite aux ames des esclaves et des affranchis.

CICERON.

Helas! mon fils, tout ce qu'on dit des enfers est un tissu de mensonges. Je me demande si moi-meme je suis immortel, autrement que par la memoire de mon consulat qui durera toujours.

SOCRATE.

Pour moi, je crois a l'immortalite de l'ame. C'est un beau risque a courir, une esperance dont il faut s'enchanter soi-meme.

VICTOR COUSIN.

Cher Socrate, l'immortalite de l'ame, que j'ai demontree avec eloquence, est principalement une necessite morale. Car la vertu est un beau sujet de rhetorique et si l'ame n'est pas immortelle la vertu ne sera pas recompensee. Et Dieu ne serait pas Dieu s'il ne prenait pas soin de mes sujets de discours francais.

SENEQUE.

Sont-ce la les maximes d'un sage? Consideres, philosophe des Gaules, que la recompense des bonnes actions, c'est de les avoir faites, et qu'aucun prix digne de la vertu ne se trouve hors d'elle-meme.

PLATON.

Il est pourtant des peines et des recompenses divines. A la mort, l'ame du mechant va habiter le corps d'un animal inferieur, cheval, hippopotame ou femme. L'ame du sage se mele au choeur des dieux.

PAPINIEN.

Platon pretend que dans la vie future la justice des dieux corrige la justice humaine. Il est bon, au contraire, que les individus qui furent frapes sur la terre de chatiment qu'ils ne meritaient pas et qui leur furent infliges par des magistrats sujets a l'erreur, mais reguliers et prononcant en toute competence, continuent de subir leurs peines dans les Enfers; la justice humaine y est interessee et ce serait l'affaiblir que de proclamer que ses arrrets peuvent etre casses par la sagesse divine.

UN ESQUIMAU.

Dieu est tres bon pour les riches et tres mechant pour les pauvres, C'est donc qu'il aime les riches et qu'il n'aime pas les pauvres. Et puisqu'il aime les riches il les recevra dans le paradis, et puisqu'il n'aime pas les pauvres il les mettra en enfer.

UN BOUDDHISTE CHINOIS.

Sachez que tout homme a deux ames, l'une bonne qui se reunira Dieu, l'autre mauvaise, qui sera tourmentee.

LE VIEILLARD DE TARENTE.

O sages, repondez a un vieillard ami des jardins: Les animaux ont-ils une ame?

DESCARTES ET MALEBRANCHE.

Non pas. Ce sont des machines.

ARISTOTE.

Ils sont des animaux et ont une ame comme nous. Cette ame est en rapport avec leurs organes.

EPICURE.

O Aristote, pour leur bonheur, cette ame est comme la notre, perissable et sujette a la mort. Cheres ombres, attendez patiemment dans ces jardins le temps ou vous perdrez tout a fait, avec la volonte cruelle de vivre, la vie elle-meme et ses miseres. Reposez-vous par avance dans la paix que rien ne trouble.

PYRRHON.

Qu'est-ce que la vie?

CLAUDE BERNARD.

La vie, c'est la mort.

-Qu'est-ce que la mort? demanda encore Pyrrhon.

Personne ne lui repondit, et la troupe des ombres s'eloigna sans bruit comme une nuee chassée par le vent.



Je me croyais seul dans la prairie d'asphodeles, quand je reconnus Menippe a son air de gaiete cynique.

–Comment, lui dis-je, ces morts, o Menippe, parlent-ils de la mort comme s'ils ne la connaissaient pas, et pourquoi se montrent-ils aussi incertains des destinees humaines que s'ils etaient encore sur la terre?

–C'est sans doute, me repondit Menippe, qu'ils demeurent encore humains et mortels en quelque maniere. Quand ils seront entres dans l'immortalite, ils ne parleront ni ne penseront plus. Il seront semblables aux dieux.

..A Monsieur Horace de Landau,.

ARISTE ET POLYPHILE  
OU LE LANGAGE METAPHYSIQUE

ARISTE.

Bonjour, Polyphile. Quel est ce livre ou vous semblez plongé tout entier?

POLYPHILE.

C'est un manuel de philosophie, cher Ariste, un de ces petits ouvrages qui vous mettent dans la main la sagesse universelle. Il fait le tour des systemes a partir des vieux Eleates jusques aux derniers eclectiques, et il aboutit a M. Lachelier. J'en lus d'abord la table des matieres; puis, l'ayant ouvert au milieu, ou environ, je tombai sur la phrase que voici: ..L'ame possede Dieu dans la mesure ou elle participe de l'absolu..

ARISTE.

Tout donne a croire que cette pensee fait partie d'une argumentation solide. Il n'y aurait pas de bon sens a la considerer isolement.

POLYPHILE.

Aussi ne pris-je point garde a ce qu'elle pouvait signifier. Je ne cherchai pas a decouvrir ce qu'elle contenait de verite. Je m'attachai uniquement a la forme verbale, qui n'est pas singuliere, sans doute, ni etrange en aucune facon et qui n'offre a un connaisseur tel que vous rien, je pense, de precieux ou de rare. Du moins peut-on dire qu'elle est metaphysique. Et c'est

a quoi je songeais quand vous etes venu.

ARISTE.

Pouvez-vous me communiquer les reflexions que j'ai malheureusement interrompues?

POLYPHILE.

Ce n'était qu'une reverie. Je songeais que les metaphysiciens, quand ils se font un langage, ressemblent a des remouleurs qui passeraient, au lieu de couteaux et de ciseaux, des medailles et des monnaies a la meule, pour en effacer l'exergue, le millesime et l'effigie. Quand ils ont tant fait qu'on ne voit plus sur leurs pieces de cent sous ni Victoria, ni Guillaume, ni la Republique, ils disent: «Ces pieces n'ont rien d'anglais, ni d'allemand, ni de francais; nous les avons tirees hors du temps et de l'espace; elles ne valent plus cinq francs: elles sont d'un prix inestimable, et leur cours est etendu infiniment.» Ils ont raison de parler ainsi. Par cette industrie de gagne-petit, les mots sont mis du physique au metaphysique. On voit d'abord ce qu'ils y perdent; on ne voit pas tout de suite ce qu'ils y gagnent.

ARISTE.

Mais comment, Polyphile, decouvrirez-vous a premiere vue ce qui assurera dans l'avenir le gain ou la perte?

POLYPHILE.

Je reconnais, Ariste, qu'il ne serait decent de nous servir ici de la balance ou le Lombard du Pont-au-Change pesait ses aignels et ses ducats. Observons d'abord que le remouleur spirituel a beaucoup passe a la meule les verbes posseder et participer, qui se trouvent dans la phrase du petit Manuel, ou ils luisent tous degages de leur impurete premiere.

ARISTE.

En effet, Polyphile, on ne leur a rien laisse de contingent.

POLYPHILE.

Et l'on a poli de meme le mot \_absolu\_ qui finit la phrase. Quand vous etes entre je faisais deux petites reflexions l'endroit de ce mot d'\_absolu\_. La premiere est que les metaphysiciens montrerent de tout temps une sensible preference pour les termes negatifs comme \_non-etre\_, \_in-tangible\_, \_in-conscient\_. Ils ne sont jamais si a l'aise que lorsqu'ils

s'étendent sur l'\_in-fini\_ et sur l'\_in-defini\_, ou s'attachent l'\_in-connaissable\_. En trois pages de Hegel, prises au hasard, dans sa *Phenomenologie*\_, sur vingt-six mots, sujets de phrases considerables, j'ai trouve dix-neuf termes negatifs pour sept termes affirmatifs, je veux dire sept termes dont le sens ne se trouvait pas detruit a l'avance par quelque prefixe d'esprit contrariant. Je ne pretends pas que la proportion se maintienne dans le reste de l'ouvrage. Je n'en sais rien. Mais cet exemple vient illustrer une remarque dont l'exactitude peut etre verifiee aisement. Tel est, autant que je l'ai su voir, l'usage des metaphysiciens ou, pour mieux dire, des *metataphysiciens*; car c'est une merveille a joindre aux autres que votre science ait elle-meme un nom negatif, tire de l'ordre ou furent ranges les livres d'Aristote, et que vous vous intitulez: ceux qui vont apres les physiciens. J'entends bien que vous supposez que ceux-ci sont en pile et que, prendre place apres, c'est monter dessus. Vous n'en avouez pas moins que vous etes hors nature.

ARISTE.

Poursuivez une idee, de grace, cher Polyphile. Si vous sautez sans cesse de l'une a l'autre, j'aurai peine a vous suivre.

POLYPHILE.

Je m'en tiens donc a la predilection qui attire les distillateurs d'idees vers les termes qui expriment la negation d'une affirmation. Et cette predilection, j'en conviens, n'a par elle-meme rien de bizarre ni de fantasque. Ce n'est point chez eux dereglement, depravation, manie; elle repond aux besoins naturels des ames abstrayantes. Les *\_ab\_*, les *\_in\_*, les *\_non\_* agissent plus energiquement encore que la meule. Ils vous effacent d'un coup les mots les plus saillants. Parfois, a vrai dire, ils vous les retournent seulement, et vous les mettent sens dessus dessous. Ou bien encore ils leur communiquent une force mysterieuse et sacree, comme on voit dans *\_absolu\_*, qui est beaucoup plus que *\_solu\_*. *\_Absolutus\_*, c'est l'ampleur patricienne de *\_solutus\_*, et un grand temoignage de la majest latine.

Voila ma premiere remarque. La seconde est que les sages qui, comme vous, Ariste, parlent metaphysique, prennent soin d'effacer de preference les termes dont l'effigie avait deja perdu avant eux sa nettete originelle. Car il faut avouer qu'a nous aussi, gens du commun, il arrive de limer les mots et de les defigurer peu a peu. En quoi nous sommes sans le savoir des metaphysiciens.

ARISTE.

Ce que vous dites la, Polyphile, est bon a retenir pour que vous ne soyez pas tente plus tard de pretendre que les operations metaphysiques ne sont pas naturelles a l'homme, legitimes, et en quelque sorte necessaires. Mais poursuivez.

POLYPHILE.

J'observe, Ariste, que beaucoup d'expressions, en passant de bouche en bouche dans la suite des generations prennent du poli, et, comme on dit en terme d'art, du flou. Surtout ne pensez point, Ariste, que je blame les metaphysiciens s'ils choisissent volontiers, pour les polir, les mots qui leur arrivent un peu frustes. De la sorte ils s'epargnent une bonne moitie de la besogne. Parfois, plus heureux encore, ils mettent la main sur des mots qui, par un long et universel usage, ont perdu, de temps immemorial, toute trace d'effigie. La phrase du petit Manuel en contient jusqu'a deux de cette sorte.

ARISTE.

Vous voulez parler, je suis sur, des mots Dieu et ame.

POLYPHILE.

C'est vous qui les avez nommes, Ariste. Ces deux mots-la, frottes durant des siecles, n'ont plus trace de figure. Avant la metaphysique, ils etaient deja parfaitement metaphysicies. Jugez vous-meme si l'abstracteur de profession peut laisser echapper ces sortes de mots, qui semblent appretes pour son usage, et qui le sont en effet, car les foules inconnues les ont travaillees sans conscience, il est vrai, mais avec un instinct philosophique.

Enfin, pour le cas ou ils croient penser ce qui n'avait point et pense et concevoir ce qui n'avait point ete conu, les philosophes frappent des mots. Ceux-la, certes, sortent du balancier lisses comme des jetons. Mais il a bien fallu employer a leur fabrication le vieux metal commun. Et cela, comme le reste, est a considerer.

ARISTE.

Vous venez de dire, si je vous ai bien entendu, Polyphile, que les metaphysiciens parlent une langue composee de termes les uns empruntes au langage vulgaire dans ce qu'il a de plus abstrait, ou de plus general, ou de plus negatif, les autres crees artificiellement avec des elements empruntes au langage vulgaire. Ou voulez-vous en venir?

POLYPHILE.

Accordez-moi d'abord, Ariste, que tous les mots du langage humain furent frappés à l'origine d'une figure matérielle et que tous représenteraient dans leur nouveauté quelque image sensible. Il n'est point de terme qui primitivement n'ait été le signe d'un objet appartenant à ce monde des formes et des couleurs, des sons et des odeurs et de toutes les illusions où les sens sont amusés impitoyablement.

C'est en nommant le chemin droit et le sentier tortueux qu'on exprima les premières idées morales. Le vocabulaire des hommes naquit sensuel et cette sensualité est si bien attachée à sa nature qu'elle se retrouve encore dans les termes auxquels le sentiment commun a prêté par la suite un vague spirituel, et jusque dans les dénominations fabriquées par l'art des métaphysiciens pour exprimer l'abstraction à sa plus haute puissance. Celles-là même n'échappent pas au matérialisme fatal du vocabulaire; elles tiennent encore par quelque racine l'antique imagerie de la parole humaine.

ARISTE.

J'en conviens.

POLYPHILE.

Tous ces mots, ou défigurés par l'usage ou polis ou même forgés en vue de quelque construction mentale, nous pouvons nous représenter leur figure originelle. Les chimistes obtiennent des réactifs qui font paraître sur le papyrus ou sur le parchemin l'encre effacée. C'est à l'aide de ces réactifs qu'on lit les palimpsestes.

Si l'on appliquait un procédé analogue aux écrits des métaphysiciens, si l'on mettait en lumière le sens primitif et concret qui demeure invisible et présent sous le sens abstrait et nouveau, on trouverait des idées bien étranges et parfois peut-être instructives.

Essayons, si vous voulez, Ariste, de rendre la forme et la couleur, la vie première aux mots qui composent la phrase de mon petit Manuel.:

—L'âme possède Dieu dans la mesure où elle participe de l'absolu,—

En cette tentative, la grammaire comparée nous portera le même secours que le réactif chimique offre aux déchiffreurs de palimpsestes. Elle nous fera voir le sens que présentait cette

dizaine de mots, non point sans doute a l'origine du langage, qui se perd dans les ombres du passe, mais du moins a une epoque bien anterieure a tout souvenir historique.

\_Ame, Dieu, mesure, posseder, participer, \_ peuvent etre ramenes leur signification aryenne. \_Absolu\_ se laisse decomposer en ses elements antiques. Or, en redonnant a ces mots leur jeune et clair visage, voici, sauf erreur, ce que nous obtenons: \_Le souffle est assis sur celui qui brille, au boisseau du don qu'il recoit en ce qui est tout delie.\_

ARISTE.

Pensez-vous, Polyphile, qu'il y ait de grandes consequences tirer de cela?

POLYPHILE.

Il y a du moins celle-ci que les metaphysiciens construisent leurs systemes avec les debris meconnaissables des signes par lesquels les sauvages exprimaient leurs joies, leurs desirs et leurs craintes.

ARISTE.

Ils subissent en cela les conditions necessaires du langage.

POLYPHILE.

Sans chercher si cette fatalite commune est pour eux un sujet d'humiliation ou d'orgueil, je songe aux aventures extraordinaires par lesquelles les termes qu'ils emploient ont passe du particulier au general, du concret a l'abstrait; comment, par exemple, \_ame\_ qui etait le souffle chaud du corps a change d'essence au point qu'on peut dire: ;;Cet animal n'a point d'ame.;; Ce qui signifie proprement: ;;Celui-ci qui souffle n'a pas de souffle;;; et comment encore le meme nom a ete donn successivement a un meteore, a un fetiche, a une idole et a la cause premiere des choses. Ce sont la, pour de pauvres syllabes, des fortunes merveilleuses qui m'effraient.

En les rapportant avec exactitude, on travaillerait a l'histoire naturelle des idees metaphysiques. Il faudrait suivre les modifications successives qu'a subies le sens de mots tels qu'ame ou esprit et decouvrir comment peu a peu se sont formees les significations actuelles. On jetterait ainsi une lumiere terrible sur l'espece de realite que ces mots expriment.

ARISTE.

Vous parlez, Polyphile, comme si les idées qu'on attache à un mot, dépendantes de ce mot, naissaient, changeaient et mouraient avec lui; et parce qu'un nom, comme *Dieu*, *âme* ou *esprit* a été successivement le signe de plusieurs idées dissemblables entre elles, vous croyez saisir dans l'histoire de ce nom la vie et la mort de ces idées. Enfin, vous rendez la pensée métaphysique sujette de son langage et soumise à toutes les infirmités héréditaires des termes qu'elle emploie. Cette entreprise est si insensée que vous n'avez osé l'avouer qu'à mots couverts et avec inquiétude.

POLYPHILE.

Mon inquiétude est seulement de savoir jusqu'où n'iront point les difficultés que je soulève. Tout mot est l'image d'une image, le signe d'une illusion. Pas autre chose. Et si je connais que c'est avec les restes effacés et dénaturés d'images antiques et d'illusions grossières, qu'on représente l'abstrait, aussitôt l'abstrait cesse de m'être représenté, je ne vois plus que des cendres de concret et, au lieu d'une idée pure, les poussières subtiles des fétiches, des amulettes et des idoles qu'on a broyées.

ARISTE.

Mais ne disiez-vous pas tout à l'heure que le langage métaphysique était tout entier poli et comme passe à la meule? Et qu'entendiez-vous par là, sinon que les termes y sont dépouillés et abstraits? Et cette meule dont vous parliez, qu'est-elle, sinon la définition qu'on leur donne? Vous oubliez à présent que, dans l'exposé de toute doctrine métaphysique les termes sont exactement définis, et que, abstraits par définition, ils ne gardent rien du concret qu'ils tenaient d'une acception antérieure.

POLYPHILE.

Oui, vous définissez les mots par d'autres mots. En sont-ils moins des mots humains, c'est-à-dire de vieux cris de desir ou d'épouvante, jetés par des malheureux devant les ombres et les lumières qui leur cachaient le monde. Comme nos pauvres ancêtres des forêts et des cavernes, nous sommes enrhumés dans nos sens qui nous bornent l'univers. Nous croyons que nos yeux nous le découvrent, et c'est un reflet de nous-mêmes qu'ils nous renvoient. Et nous n'avons encore pour exprimer les émotions de notre ignorance que la voix du sauvage, ses bêgalements un peu mieux articulés et ses hurlements adoucis. Ariste, voilà tout le langage humain.

ARISTE.

Si vous le meprisez chez le philosophe, meprisez-le donc dans le reste des hommes. Ceux qui traitent des sciences exactes emploient de meme un vocabulaire qui commença de se former dans les premiers balbutiements des hommes, et qui pourtant ne manque pas d'exactitude. Et les mathematiciens qui, comme nous, speculent sur des abstractions, parlent une langue qui pourrait, comme la notre, etre ramenee au concret, puisque c'est une langue humaine. Vous auriez beau jeu, Polyphile, s'il vous plaisait de materialiser un axiome de geometrie ou une formule algebrique. Mais vous ne detruirez pas pour cela l'ideal qui y est. Vous montreriez, au contraire, en l'otant, qu'il y avait ete mis.

#### POLYPHILE.

Sans doute. Mais ni le physicien, ni le geometre ne se trouvent dans le cas du metaphysicien. Dans les sciences physiques et dans les sciences mathematiques, l'exactitude du vocabulaire depend uniquement des rapports du nom avec l'objet ou le phenomene qu'il designe. C'est la une mesure qui ne trompe pas. Et comme le nom et la chose sont pareillement sensibles, nous approprions surement l'un a l'autre. Ici le sens etymologique, la valeur intime du terme n'est d'aucune importance. La signification du mot est determinee trop exactement par l'objet sensible qu'il represente pour que toute autre exactitude ne soit pas superflue. Qui songerait a rendre plus precises les idees que nous procurent les termes acide et base, dans l'acception que leur donne le chimiste? C'est pourquoi l'on n'aurait pas le sens commun a rechercher l'histoire des denominations qui entrent dans la terminologie des sciences. Un mot de chimie, une fois installe dans le formulaire, n'a pas a nous reveler les aventures qui lui arriverent du temps de sa folle jeunesse, quand il courait les bois et les montagnes. Il ne s'amuse plus. Son objet et lui peuvent etre embrasses du meme regard et sans cesse confrontes. Vous me parlez aussi du geometre. Le geometre specule sur des abstractions, sans doute. Mais, bien differentes des abstractions metaphysiques, celles de la mathematique sont extraites des proprietes sensibles et mesurables des corps; elles constituent une philosophie physique. Il en resulte que les verites mathematiques, bien qu'intangibles par elles-memes, peuvent etre comparees sans cesse a la nature qui, sans jamais les degager entierement, laisse paraître qu'elles sont toutes en elles. Leur expression n'est pas dans le langage; elle est dans la nature des choses; elle est precisement dans les categories du nombre et de l'espace sous lesquelles la nature se manifeste l'homme. Aussi le langage de la mathematique n'a-t-il besoin, pour etre excellent, que d'etre soumis a des conventions stables. Si chaque terme concret y designe une abstraction, cette abstraction a dans la nature sa representation concrete. C'est, si vous voulez, une figure grossiere, une sorte d'epaisse et de



rude caricature; ce n'en est pas moins une image sensible. Le mot s'applique directement a elle, parce qu'il est dans son plan, et, de la, il se transporte sans difficulte sur l'idee purement intelligible qui correspond a l'idee sensible. Il n'en va pas de meme de la metaphysique ou l'abstraction est non plus le resultat visible de l'experience, comme dans la physique, non plus l'effet d'une speculation sur la nature sensible, comme dans la mathematique, mais uniquement le produit d'une operation de l'esprit qui tire d'une chose certaines qualites pour lui seul intelligibles et concevables, dont on sait seulement qu'il a l'idee qu'il ne fait connaitre que par le discours qu'il entient, qui, par consequent, n'ont d'autre caution que la parole. Si ces abstractions existent veritablement et par elles-memes, elles resident dans un lieu accessible a la seule intelligence, elles habitent un monde que vous appelez l'absolu par opposition a celui-ci, dont je dirai seulement qu'a votre sens, il n'est pas absolu. Et si ces deux mondes sont l'un dans l'autre, c'est leur affaire et non la mienne. Il me suffit de connaitre que l'un est sensible et que l'autre ne l'est pas; que le sensible n'est pas intelligible et que l'intelligible n'est pas sensible. Des lors, le mot et la chose ne peuvent s'appliquer l'un a l'autre, n'etant pas dans le meme lieu; ils ne sauraient se connaitre l'un l'autre, puisqu'ils ne sont pas dans le meme monde. Metaphysiquement, ou le mot est toute la chose, ou il ne sait rien de la chose.

Pour qu'il en fut autrement il faudrait qu'il y eut des mots absolument abstraits de tout sensualisme; et il n'y en a pas. Les mots qu'on dit abstraits ne le sont que par destination. Ils jouent le role de l'abstrait, comme un comedien represente le fantome, dans *Hamlet*.

ARISTE.

Vous mettez des difficultes ou il n'y en eut jamais. A mesure que l'esprit a abstrait ou, si vous voulez, decompose, et, comme vous disiez tout a l'heure, distille la nature pour en tirer l'essence, il a de meme abstrait, decompose, distille des mots, afin de représenter le produit de ses operations transcendantes. D'ou il resulte que le signe est exactement applique a l'objet.

POLYPHILE.

Mais, Ariste, je vous ai assez fait voir, et sous divers aspects, que l'abstrait dans les mots n'est qu'un moindre concret. Le concret, aminci et extenué, est encore le concret. Il ne faut pas tomber dans le travers de ces femmes qui, parce qu'elles sont maigres, veulent passer pour de purs esprits. Vous imitez les enfants qui d'une branche de sureau ne gardent que la moelle pour en faire des marmousets. Ces marmousets sont legers, mais ce

sont des marmousets de bureau. De meme, vos termes qu'on dit abstraits, sont seulement devenus moins concrets. Et si vous les tenez pour absolument abstraits et tout tires hors de leur propre et veritable nature, c'est pure convention. Mais, si les idees que representent ces mots ne sont pas, elles, des conventions pures; si elles sont realisees autre part qu'en vous-meme, si elles existent dans l'absolu, ou en tout autre imaginaire lieu qu'il vous plaira designer, si elles jjsont, enfin, elles ne peuvent etre enoncees, elles demeurent ineffables. Les dire, c'est les nier; les exprimer, c'est les detruire. Car, le mot concret etant le signe de l'idee abstraite, celle-ci, aussitot signifiee, devient concrete, et voila toute la quintessence perdue.

ARISTE.

Mais si je vous dis que, pour l'idee comme pour le mot, l'abstrait n'est qu'un moindre concret, votre raisonnement tombe par terre.

POLYPHILE.

Vous ne direz pas cela. Ce serait ruiner toute la metaphysique et faire trop de tort a l'ame, a Dieu et subsequemment a ses professeurs. Je sais bien que Hegel a dit que le concret etait l'abstrait et que l'abstrait etait le concret. Mais aussi cet homme pensif a mis votre science a l'envers. Vous conviendrez, Ariste, ne fut-ce que pour rester dans les regles du jeu, que l'abstrait est oppose au concret. Or, le mot concret ne peut etre le signe de l'idee abstraite. Il n'en saurait etre que le symbole, et, pour mieux dire, l'allegorie. Le signe marque l'objet et le rappelle. Il n'a pas de valeur propre. Le symbole tient lieu de l'objet. Il ne le montre pas, il le represente. Il ne le rappelle pas, il l'imite. Il est une figure. Il a par lui-meme une realite et une signification. Aussi etais-je dans la verite en recherchant les sens contenus dans les mots „ame“, „Dieu“, „absolu“, qui sont des symboles et non pas des signes.

j;L'ame possede Dieu dans la mesure ou elle participe de l'absolu.

Qu'est-ce que cela, sinon un assemblage de petits symboles qu'on a beaucoup effaces, j'en conviens, qui ont perdu leur brillant et leur pittoresque, mais qui demeurent encore des symboles par force de nature? L'image y est reduite au schema. Mais le schema c'est l'image encore. Et j'ai pu, sans infidelite, substituer celle-ci a l'autre. C'est ainsi que j'ai obtenu:

j;Le souffle est assis sur celui qui brille au boisseau du don qu'il recoit en ce qui est tout delie (-ou „subtil)-, d'ou nous

tirons sans peine: «Celui dont le souffle est un signe de vie, l'homme, prendra place» (sans doute après que le souffle sera exhalé) «dans le feu divin, source et foyer de la vie, et cette place lui sera mesurée sur la vertu qui lui a été donnée» (par les démons, j'imagine) «d'entendre ce souffle chaud, cette petite âme invisible, à travers l'espace libre» (le bleu du ciel, probablement).

Et remarquez que cela vous a l'air d'un fragment d'hymne védique, que cela sent la vieille mythologie orientale. Je ne réponds pas d'avoir rétabli ce mythe primitif dans toute la rigueur des lois qui régissent le langage. Peu importe. Il suffit qu'on voie que nous avons trouvé des symboles et un mythe dans une phrase qui était essentiellement symbolique et mythique, puisqu'elle était métaphysique. Je crois vous l'avoir assez fait sentir, Aristote: toute expression d'une idée abstraite ne saurait être qu'une allégorie. Par un sort bizarre, ces métaphysiciens, qui croient échapper au monde des apparences, sont contraints de vivre perpétuellement dans l'allégorie. Poètes tristes, ils décolorent les fables antiques, et ils ne sont que des assembleurs de fables. Ils font de la mythologie blanche.

ARISTOTE.

Adieu, cher Polyphile. Je sors non persuadé. Si vous aviez raisonné dans les règles, il m'aurait été facile de réfuter vos arguments.

«A Teodor de Wyzewa.»

LE PRIEUR

Je trouvai mon ami Jean dans le vieux prieuré dont il habite les ruines depuis dix ans. Il me reçut avec la joie tranquille d'un ermite délivré de nos craintes et de nos espérances et me fit descendre au verger inculte où, chaque matin, il fume sa pipe de terre entre ses pruniers couverts de mousse. Là, nous nous assimes, en attendant le déjeuner, sur un banc, devant une table boiteuse, au pied d'un mur écroulé où la saponaire balance les grappes roses de ses fleurs en même temps flétries et fraîches. La lumière humide du ciel tremblait aux feuilles des peupliers qui murmuraient sur le bord du chemin. Une tristesse infinie et douce passait sur nos têtes avec des nuages d'un gris pâle.

Après m'avoir demandé, par un reste de politesse, des nouvelles de ma santé et de mes affaires, Jean me dit d'une voix lente, le front sourcilieux:

–Bien que je ne lise jamais, mon ignorance n'est pas si bien gardee qu'il ne me soit parvenu dans mon ermitage, que vous avez naguere contredit, a la deuxieme page d'un journal, un prophete assez ami des hommes pour enseigner que la science et l'intelligence sont la source et la fontaine, le puits et la citerne de tous les maux dont souffrent les hommes. Ce prophete, si j'ai de bons avis, soutenait que, pour rendre la vie innocente et meme aimable, il suffit de renoncer a la pensee et a la connaissance et qu'il n'est de bonheur au monde que dans une aveugle et douce charite. Sages preceptes, maximes salutaires, qu'il eut seulement le tort d'exprimer et la faiblesse de mettre en beau langage, sans s'apercevoir que combattre l'art avec art et l'esprit avec esprit, c'est se condamner a ne vaincre que pour l'esprit et pour l'art. Vous me rendrez cette justice, mon ami, que je ne suis pas tombe dans cette pitoyable contradiction et que j'ai renonce a penser et a ecrire des que j'ai reconnu que la pensee est mauvaise et l'ecriture funeste. Cette sagesse m'est venue, vous le savez, en 1882, apres la publication d'un petit livre de philosophie qui m'avait coute mille peines et que les philosophes mepriserent parce qu'il etait ecrit avec elegance. J'y demontrai que le monde est inintelligible, et je me fachai quand on me repondit qu'en effet je ne l'avais pas compris. Je voulus alors defendre mon livre; mais, l'ayant relu, je ne parvins pas a en retrouver le sens exact. Je m'aperçus que j'etais aussi obscur que les plus grands metaphysiciens et qu'on me faisait tort en ne m'accordant pas une part de l'admiration qu'ils inspirent. C'est ce qui me detacha tout a fait des speculations transcendantes. Je me tournai vers les sciences d'observation et j'etudiai la physiologie. Les principes en sont assez stables depuis une trentaine d'annees. Ils consistent a fixer proprement une grenouille avec des epingles sur une planche de liege et a l'ouvrir pour observer les nerfs et le coeur, qui est double. Mais je reconnus tout de suite que, par cette methode, il faudrait beaucoup plus de temps que n'en assure la vie pour decouvrir le secret profond des etres. Je sentis la vanite de la science pure, qui, n'embrassant qu'une parcelle infiniment petite des phenomenes, surprend des rapports trop peu nombreux pour former un systeme soutenable. Je pensai un moment me jeter dans l'industrie. Ma douceur naturelle m'arreta. Il n'y a pas d'entreprise dont on puisse dire d'avance si elle fera plus de bien que de mal. Christophe Colomb, qui vecut et mourut comme un saint et porta l'habit du bon saint Francois, n'aurait pas cherche, sans doute, le chemin des Indes s'il avait prevu que sa decouverte causerait le massacre de tant de peuples rouges, a la verite vicieux et cruels, mais sensibles a la souffrance, et qu'il apporterait dans la vieille Europe, avec l'or du Nouveau-Monde, des maladies et des crimes inconnus. Je frissonnai quand de fort honnetes gens parlerent de m'interessier dans des affaires de canons, de fusils et d'explosifs ou ils

avaient gagné de l'argent et des honneurs. Je ne doutai plus que la civilisation, comme on la nomme, ne fut une barbarie savante et je résolus de devenir un sauvage. Il ne me fut pas difficile d'exécuter ce dessein à trente lieues de Paris, dans ce petit pays qui se dépeuple tous les jours. Vous avez vu sur la rue du village des maisons en ruine. Tous les fils des paysans quittent pour la ville une terre trop morcelée, qui ne peut plus les nourrir.

On prévoit le jour où un habile homme, achetant tous ces champs, reconstituera la grande propriété, et nous verrons peut-être le petit cultivateur disparaître de la campagne, comme déjà le petit commerçant tend à disparaître des grandes villes. Il en sera ce qu'il pourra. Je n'en prends nul souci. J'ai acheté pour six mille francs les restes d'un ancien prieuré, avec un bel escalier de pierre dans une tour et ce verger que je ne cultive pas. J'y passe le temps à regarder les nuages dans le ciel ou, sur l'herbe, les fusées blanches de la carotte sauvage. Cela vaut mieux, sans doute, que d'ouvrir des grenouilles ou que de créer un nouveau type de torpilleur.

∩∩ Quand la nuit est belle, si je ne dors pas, je regarde les étoiles, qui me font plaisir à voir depuis que j'ai oublié leurs noms. Je ne reçois personne, je ne pense à rien. Je n'ai pris soin ni de vous attirer dans ma retraite ni de vous en écarter.

∩∩ Je suis heureux de vous offrir une omelette, du vin et du tabac. Mais je ne vous cache pas qu'il m'est encore plus agréable de donner à mon chien, à mes lapins et à mes pigeons le pain quotidien, qui repaire leurs forces, dont ils ne se serviront pas mal à propos pour écrire des romans qui troublent les cœurs ou des traités de physiologie qui empoisonnent l'existence.

À ce moment, une belle fille, aux joues rouges, avec des yeux d'un bleu pâle, apporta des œufs et une bouteille de vin gris. Je demandai à mon ami Jean s'il haïssait les arts et les lettres à l'égal des sciences.

— Non pas, me dit-il: il y a dans les arts une puérilité qui désarme la haine. Ce sont des jeux d'enfants. Les peintres, les sculpteurs barbouillent des images et font des poupées. Voilà tout! Il n'y aurait pas grand mal à cela. Il faudrait même savoir gré aux poètes de n'employer les mots qu'après les avoir dépouillés de toute signification si les malheureux qui se livrent à cet amusement ne le prenaient point au sérieux et s'ils n'y voulaient point odieusement égoïstes, irritables, jaloux, envieux, maniaques et déments. Ils attachent à ces niaiseries des idées de gloire. Ce qui prouve leur délire. Car de toutes

les illusions qui peuvent naitre dans un cerveau malade, la gloire est bien la plus ridicule et la plus funeste. C'est ce qui me fait pitie. Ici, les laboureurs chantent dans le sillon les chansons des aieux; les bergers, assis au penchant des collines, taillent avec leur couteau des figures dans des racines de buis, et les menageres petrissent, pour les fetes religieuses, des pains en forme de colombes. Ce sont la des arts innocents, que l'orgueil n'empoisonna pas. Ils sont faciles et proportionnes a la faiblesse humaine. Au contraire, les arts des villes exigent un effort, et tout effort produit la souffrance.

∩∩ Mais ce qui afflige, enlaidit et deforme excessivement les hommes, c'est la science, qui les met en rapport avec des objets auxquels ils sont disproportionnes et altere les conditions veritables de leur commerce avec la nature. Elle les excite a comprendre, quand il est evident qu'un animal est fait pour sentir et ne pas comprendre; elle developpe le cerveau, qui est un organe inutile aux depens des organes utiles, que nous avons en commun avec les betes; elle nous detourne de la jouissance, dont nous sentons le besoin instinctif; elle nous tourmente par d'affreuses illusions, en nous representant des monstres qui n'existent que par elle; elle cree notre petitesse en mesurant les astres, la brievete de la vie en evaluant l'age de la terre, notre infirmité en nous faisant soupconner ce que nous ne pouvons ni voir ni atteindre, notre ignorance en nous cognant sans cesse a l'inconnaissable et notre misere en multipliant nos curiosites sans les satisfaire.

∩∩ Je ne parle que de ses speculations pures. Quand elle passe l'application, elle n'invente que des appareils de torture et des machines dans lesquelles les malheureux humains sont supplicies. Visitez quelque cite industrielle ou descendez dans une mine, et dites si ce que vous voyez ne passe pas tout ce que les theologiens les plus feroces ont imagine de l'enfer. Pourtant, on doute, a la reflexion, si les produits de l'industrie ne sont pas moins nuisibles aux pauvres qui les fabriquent qu'aux riches qui s'en servent et si, de tous les maux de la vie, le luxe n'est point le pire. J'ai connu des etres de toutes les conditions: je n'en ai point rencontre de si miserables qu'une femme du monde, jeune et jolie, qui depense, a Paris, chaque annee, cinquante mille francs pour ses robes. C'est un etat qui conduit a la nevrose incurable.

La belle fille aux yeux clairs nous versa le cafe avec un air de stupidite heureuse.

Mon ami Jean me la designa du bout de sa pipe qu'il venait de bourrer:

–Voyez, me dit-il, cette fille qui ne mange que du lard et du

pain et qui portait, hier, au bout d'une fourche les bottes de paille dont elle a encore des brins dans les cheveux. Elle est heureuse et, quoi qu'elle fasse, innocente. Car c'est la science et la civilisation qui ont cree le mal moral avec le mal physique. Je suis presque aussi heureux qu'elle, etant presque aussi stupide. Ne pensant a rien, je ne me tourmente plus. N'agissant pas, je ne crains pas de mal faire. Je ne cultive pas meme mon jardin, de peur d'accomplir un acte dont je ne pourrais pas calculer les consequences. De la sorte, je suis parfaitement tranquille.

—A votre place, lui dis-je, je n'aurai pas cette quietude. Vous n'avez pas supprime assez completement en vous la connaissance, la pensee et l'action pour gouter une paix legitime. Prenez-y garde: Quoi qu'on fasse, vivre, c'est agir. Les suites d'une decouverte scientifique ou d'une invention vous effraient parce qu'elles sont incalculables. Mais la pensee la plus simple, l'acte le plus instinctif a aussi des consequences incalculables. Vous faites bien de l'honneur a l'intelligence, a la science et l'industrie en croyant qu'elles tissent seules de leurs mains le filet des destinees. Les forces inconscientes en ferment aussi plus d'une maille. Peut-on prevoir l'effet d'un petit caillou qui tombe d'une montagne? Cet effet peut etre plus considerable pour le sort de l'humanite que la publication du *Novum Organum* ou que la decouverte de l'electricite.

—Ce n'etait un acte ni bien original, ni bien reflechi, ni, coup sur, d'ordre scientifique que celui auquel Alexandre ou Napoleon dut de naitre. Toutefois des millions de destinees en furent traversees. Sait-on jamais la valeur et le veritable sens de ce que l'on fait? Il y a dans *les Mille et une Nuits* un conte auquel je ne puis me defendre d'attacher une signification philosophique. C'est l'histoire de ce marchand arabe qui, au retour d'un pelerinage a la Mecque, s'assied au bord, d'une fontaine pour manger des dattes, dont il jette les noyaux en l'air. Un de ces noyaux tue le fils invisible d'un Genie. Le pauvre homme ne croyait pas tant faire avec un noyau, et, quand on l'instruisit de son crime, il en demeura stupide. Il n'avait pas assez medite sur les consequences possibles de toute action. Savons-nous jamais si, quand nous levons les bras, nous ne frappons pas, comme fit ce marchand, un genie de l'air? A votre place je ne serais pas tranquille. Qui vous dit, mon ami, que votre repos dans ce prieure couvert de lierre et de saxifrages n'est pas un acte d'une importance plus grande pour l'humanite que les decouvertes de tous les savants, et d'un effet veritablement desastreux dans l'avenir?

—Ce n'est pas probable.

—Ce n'est pas impossible. Vous menez une vie singuliere. Vous

tenez des propos étranges qui peuvent être recueillis et publiés. Il n'en faudrait pas plus, dans certaines circonstances, pour devenir, malgré vous, et même à votre insu, le fondateur d'une religion qui serait embrassée par des millions d'hommes, qu'elle rendrait malheureux et méchants et qui massacrerait en votre nom des milliers d'autres hommes.

–Il faudrait donc mourir pour être innocent et tranquille?

–Prenez-y garde encore: mourir, c'est accomplir un acte d'une portée incalculable.

FIN